BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE,

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.,

destinée

AUX ECCLÉSIASTIQUES, AUX PÈRES ET AUX MÈRES DE FAMILLE,
AUX CHEFS D'INSTITUTION ET DE PENSION DES DEUX SEXES,
AUX BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES, AUX CABINETS DE LECTURE CHRÉTIENS,
ET A TOUTES LES PERSONNES QUI VEULENT CONNAITRE LES BONS LIVRES
ET S'OCCUPER DE LEUR PROPAGATION.

TOME XXX.

JUILLET A DÉCEMBRE 1863.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE,

RUE DE SÈVRES, 31.

—

1863



PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET Cie,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

étaient antérieures, en Occident, à cet apport oriental, qui n'a fait que hâter une éclosion déjà riche de séve et de vie. Son tableau du pontificat de Nicolas V est un excellent chapitre d'histoire littéraire.

Ainsi, c'est à la papauté, comme au centre, comme au gouvernail, non-seulement de l'Eglise, mais du monde, que M. l'abbé Christophe rattache toujours l'histoire religieuse, politique et littéraire de ce siècle. Là est l'unité, là est la grande valeur de son livre. Et c'est pourquoi, cette fois encore, nous ne saurions trop l'encourager, comme nous avons fait en terminant l'analyse de son premier travail, à ne pas s'arrêter dans cette voie qu'il s'est si glorieusement ouverte. Qu'il nous donne maintenant l'histoire de la papauté au XVI[e] siècle. Qu'il fasse plus : qu'il embrasse sur le même plan toute l'histoire de l'Eglise, et qu'il se fasse ainsi l'historien, non plus de quelques pontificats, mais de la papauté tout entière. U. MAYNARD.

30. **HISTOIRE** *de Nicole de Vervins, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires,* ou *le Triomphe du saint sacrement sur le démon, à Laon, en* 1566, par M. l'abbé J. ROGER, directeur au petit séminaire de Notre-Dame de Liesse; *précédée d'une lettre de* M. Gougenot DES MOUSSEAUX. — 1 volume in-8° de 496 pages plus le *fac-simile* d'une gravure représentant les exorcismes de Nicole de Vervins (1863), chez H. Plon; — prix : 6 fr.

Voici une publication qui, pour plusieurs, même dans le camp chrétien, aura une couleur de moyen âge beaucoup trop surannée. Son honorable auteur a prévu sans doute l'accueil que pourront lui faire les préjugés contemporains, et pourtant il ne s'en est ému que pour les forcer à se taire ou à s'avouer vaincus. A cette génération, dont le scepticisme amolli n'ose plus regarder en face l'ordre surnaturel, le miracle, il présente, sous la forme d'un drame rigoureusement historique, cinq cents pages où reluisent, éclatants comme le soleil, des prodiges cent fois renouvelés devant des milliers de témoins, devant des hérétiques qui en étaient les adversaires acharnés, et renouvelés pour la gloire du plus suave de nos mystères, du dogme générateur de la piété catholique. Notre siècle, d'ailleurs, aura-t-il le droit de se montrer difficile en présence de cette histoire, lui qui choisit pour précepteurs et pour révélateurs les anges de l'abîme que son scepticisme n'accueillait, il y a quelque vingt ans, qu'avec la froide ironie du mépris? Ce volume arrive donc à son heure. Croyants et mécréants ne sauraient trouver raisonnablement mauvais qu'au moment où la société moderne fait un acte de foi au langage des esprits, l'histoire, à son tour, l'histoire vraie, fasse un acte de foi aux

luttes de l'enfer et du ciel, dramatisées dans la personne d'une pauvre jeune femme pleine de candeur et de vertu, sur une scène que la Providence voulut avoir aussi grandiose que ce qu'elle allait faire devant les attaques furieuses du protestantisme, pour l'éclatant triomphe de l'eucharistie et de l'Eglise.

L'auteur a compris qu'avant de publier des choses en apparence aussi étranges, il fallait réduire la critique au silence par des preuves qu'elle ne pût récuser sans se mettre en dehors de toute vérité historique et même du sens commun. Ces preuves, il les puise exclusivement dans une histoire de Nicole par Boulèse, et, avec ce seul livre, il défie tous les sophismes et tous les dédains de l'incrédulité contemporaine : c'est le cas de lui dire : *Timeo virum unius libri.*— Mais qu'était-ce que Boulèse? qu'a-t-il écrit? de quelle confiance est-il digne?

Boulèse était un prêtre intelligent et instruit. Avant d'écrire l'histoire de Nicole, il avait composé de doctes ouvrages. Membre de l'Université de Paris, il était, dit le doyen du chapitre de Laon, de Héricourt, dans sa lettre à Pie V, très-recommandable par la ferveur de sa foi, la pureté de ses mœurs et l'intégrité de sa doctrine. Or, ayant été témoin, comme cent-cinquante mille personnes, de la possession diabolique d'une femme nommée Nicole, et « de l'admirable victoire, « — ce sont ses termes, — remportée à Laon, en 1566, sur l'esprit « malin, à la confusion des nouveaux hérétiques, » il voulut faire un livre pour mettre en évidence ce grand miracle. Dans ce but, il colligea tous les documents qui devaient établir l'incontestable vérité des faits : comparution des témoins, investigations aux archives de l'église de Laon, examen des actes publics, informations scrupuleuses et minutieuses sur les lieux divers où le miracle s'était si souvent opéré, rien ne fut négligé par Boulèse, et toutes ces lumières, il les répandit dans son histoire qu'il appela : *le Trésor de la victoire du corps de Dieu sur Béelzébub.* Afin d'appuyer son récit de preuves authentiques, il mit en regard de son texte le texte même de trois autres historiens, témoins oculaires : de Héricourt, Despinois, Gorret, et ainsi nous avons quatre histoires dans une seule. — Toutefois, son manuscrit étant trop volumineux pour circuler partout, il l'abrégea, y relatant jour par jour les lieux, les personnes, leurs paroles et leurs actes, sous ce titre : *le Manuel de l'admirable victoire du corps de Dieu sur l'esprit malin, obtenu à Laon en* 1566. Ce compendium de deux cent cinquante pages in-4° fut présenté par son auteur au pape Pie V, qui en permit l'impression. Mais le saint pontife étant mort sur ces

entrefaites, Boulèse dédia son œuvre à Grégoire XIII, et obtint de lui une nouvelle autorisation de la publier.

C'est cette histoire, si parfaitement authentique, que M. l'abbé Roger a voulu reproduire, en lui donnant pour titre : *Histoire de Nicole de Vervins*. Il suit cette femme non-seulement dans sa possession, mais dans les divers états de sa vie, et presque jusqu'à sa mort. Son récit a trois parties. La première comprend toute la possession de Nicole jusqu'à sa délivrance. Là sont les pages les plus émouvantes : trente démons possèdent Nicole, vingt-six sont chassés à Liesse, un à Pierrepont, et les trois autres, parmi lesquels est Béelzébub, à Laon même. Les péripéties de ces événements sont des plus attachantes. Nicole est en proie aux plus horribles convulsions. En elle, l'esprit malin dénonce les pensées secrètes des assistants, révèle des événements inconnus, parle des langues étrangères; il l'élève et la tient suspendue à plusieurs pieds du sol. Aussi souvent qu'elle communie, elle redevient calme et reprend une douce serénité; alors le démon la quitte en rendant hommage à la présence réelle de Notre-Seigneur; mais, par vengeance, il la laisse anéantie, sourde, muette, sans mouvement et sans connaissance. La présentation de la sainte eucharistie lui rend la vie et la santé. Bientôt il la reprend et la torture; l'eucharistie la délivre encore, et la série de merveilleux phénomènes se reproduit; monotonie ennuyeuse des mêmes scènes, dira-t-on; magnifique suite de saints et surnaturels triomphes, dirons-nous, car la Providence a voulu, pour l'éternel honneur de notre foi, pour l'édification des contemporains et des siècles à venir, donner à ces triomphes la plus lumineuse auréole dont l'histoire puisse se couronner.

La deuxième partie raconte la mystérieuse convalescence de Nicole; oui, bien mystérieuse, en vérité, puisque, malade après sa délivrance, elle est miraculeusement guérie par un pèlerinage et par des prières, suivant la prédiction qu'elle en avait faite. Toutefois, ayant quitté Laon, elle est de nouveau souffrante, et elle annonce que la santé ne lui sera rendue qu'à son retour dans cette ville. En attendant, elle ne peut supporter aucun aliment; seules, les saintes espèces eucharistiques la nourrissent. Comme pendant sa possession, elle tombe anéantie, dans un état d'inertie et d'insensibilité absolue, et, comme alors, la divine eucharistie, chaque fois qu'elle lui est offerte, lui rend la vie et le sentiment. Et qu'on ne dise pas que Nicole fut atteinte de douleurs spasmodiques. Au dire même de la science sceptique de nos jours, les médecins du XVIe siècle étaient fort habiles

dans la connaissance et dans le traitement des maladies nerveuses; or, tous ont déclaré, — les actes publics l'attestent, — que Nicole était calme par tempérament, nullement nerveuse, encore moins épileptique, qu'il n'y avait en elle ni exaltation pieuse ni mysticisme; tous, par conséquent, ont reconnu le caractère surnaturel des événements dont ils étaient témoins.

Enfin, dans la troisième partie, on trouve l'interrogatoire minutieux et malveillant que font subir à Nicole le prince de Condé et les ministres de la réforme, puis les détails de son emprisonnement à la Fère, à Anisy, à Ribemont, et enfin le miracle opéré en sa faveur, onze ans après sa délivrance, devant les reliques de saint Jean-Baptiste, à Amiens. Elle dut à ce prodige suprême le rétablissement définitif de sa santé qui, désormais, fut parfaite. Elle mena dès lors une vie paisible et cachée, et sa mort fut sainte.

Tel est le cadre de ces récits. M. l'abbé Roger les a retirés, pour l'édification des uns et la confusion des autres, du demi-jour où ils étaient presque oubliés, et les a placés dans la lumière dont ils étaient dignes. Pour sa part, il s'est contenté d'annoter sobrement le texte de Boulèse, et de l'entrecouper çà et là, sans toutefois en atténuer le charme, d'observations critiques marquées au coin de la sagesse, de la modération et du bon sens. C'est pour répondre aux objections ou aux sarcasmes des libres penseurs, le plus souvent pour réfuter des ministres protestants de Laon, qui ont dénaturé cette histoire parce qu'elle les contrariait, c'est pour rétablir ainsi les droits de la vérité par quelques mots clairs, judicieux et précis, qu'il s'est permis quelquefois de prendre la parole; modestie remarquable, qui est celle du vrai mérite. M. l'abbé Roger a prouvé de cette sorte la solidité de son jugement et la pureté de ses motifs. L'histoire de Boulèse ne pouvait avoir une meilleure fortune que de tomber dans ses mains. Ajoutons qu'il a pour récompense, outre l'estime et les sympathies des bons esprits et des cœurs droits, la conscience d'avoir rendu courageusement service à la sainte Eglise, et vengé l'ordre surnaturel de l'insouciance, des sophismes et des mépris du siècle.

GEORGES GANDY.

31. **HISTORIENS**, *poëtes et romanciers*, par M. CUVILLIER-FLEURY. — Ire et IIe SÉRIE. — 2 volumes in-12 de XII-384 et 372 pages (1863), chez Michel Lévy frères; — prix : 3 fr. le volume.

Nous n'avons pas grand'chose à dire sur le compte d'un écrivain

dont nous avons déjà présenté à nos lecteurs cinq volumes de critique (t. XVII, p. 292; XXIII, p. 43). M. Cuvillier-Fleury appartenant tout entier au régime qu'on appelait de la *pensée immuable,* n'a pas dû changer ses idées ni sa manière dans les volumes nouveaux qu'il nous offre aujourd'hui. Et, en effet, il est resté tel que nous le connaissions déjà : libéral en politique, très-conservateur en littérature, voilà pour le fond ; écrivain facile et expérimenté, mais un peu terne, voilà pour la manière. Si, comme le veut M. Taine, on pouvait définir d'un mot l'être ondoyant et divers, qui est l'homme, l'être plus ondoyant et plus divers, qui est le critique, on dirait de celui-ci : c'est le critique orléaniste. Au point de vue plus rigoureusement littéraire, M. Cuvillier-Fleury a sa spécialité, comme on dit, son genre, où il excelle : nous voulons parler de la critique historique. Aussi, toute la première partie de ces nouvelles études, — presque tout le premier volume,—est-elle consacrée à des ouvrages d'histoire, principalement à l'*Histoire du consulat et de l'empire* de M. Thiers, aux Mémoires de M. Guizot et à quelques autres livres sur l'empire et la révolution : tout cela apprécié, redisons-le surtout ici, au point de vue du régime de juillet.

Quoique moins heureux dans les sujets littéraires, M. Cuvillier-Fleury se fait agréablement étudier comme peintre de *portraits*, dans une galerie où sont bizarrement juxtaposés Joseph de Maistre et Alexis Piron, M. Michelet et M. Michel Chevalier. C'est la seconde partie. — La troisième appartient au roman français, étudié et apprécié dans les différentes formes qu'il affecte : roman funèbre, roman qui finit bien, roman vertueux, spirituel, personnel, etc.; assez bonne classification, qui permet d'embrasser sans confusion les principales compositions romanesques de ces dernières années. — Enfin, dans une quatrième partie sont rejetés, sous le titre de *Mélanges*, tous les morceaux qui ne rentraient pas rigoureusement dans quelqu'une des trois précédentes. Là il est parlé de M. Viennet et d'*Arbogaste*, d'Horace et de ses récents traducteurs ; avec l'article sur Piron, c'est toute la part de la poésie dans ces deux volumes intitulés : *Historiens*, POETES *et romanciers ;* part petite, on le voit, et qui formerait disproportion, si l'on ne savait les caprices de la fortune littéraire dont le critique est l'esclave. On prend ce qu'on peut à ce hasard de la plume, qui sert moins quelquefois que le hasard de la fourchette, auquel on doit presque toujours de si maigres reliefs. Certes, plus abondant et plus savoureux est ici le festin auquel a été convié M. Cuvil-

lier-Fleury, festin qu'il a encore amélioré par son talent et qu'il nous invite à partager avec lui. U. MAYNARD.

32. **INSTRUCTIONS** *sur la pénitence,* par M. l'abbé GRIDEL, chanoine de Nancy. — 1 volume in-12 de IV-402 pages (1863), chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris; — prix : 3 fr.

Nous avons déjà eu plus d'une fois l'occasion d'examiner et de recommander les ouvrages de M. l'abbé Gridel, et en particulier ses *Soirées chrétiennes* et ses *Instructions sur l'ordre surnaturel et divin* (Voir nos tomes XII, p. 525; XIV, 451; XV, 350; XXIX, 42). Nos lecteurs connaissent donc la science et la manière de l'infatigable écrivain; il nous suffira donc d'exposer ici l'ordre et la suite des *Instructions sur la pénitence.* — Disons d'abord que c'est un véritable traité de ce sacrement, mis à la portée de toutes les intelligences, présenté dans la forme d'instructions paroissiales, et accompagné de traits historiques bien choisis et adaptés aux divers sujets auxquels ils sont joints. Ces traits historiques achèvent de confirmer par l'histoire la doctrine théologique, et d'imprimer la conviction dans l'esprit des auditeurs par la force de l'exemple. L'auteur a généralement suivi, pour les instructions, l'ordre même des catéchismes, ou plutôt des traités théologiques sur la pénitence. C'est ainsi qu'après avoir établi la nécessité de la pénitence comme vertu et comme sacrement, il nous explique tour à tour la matière et la forme de la pénitence; la nécessité et les qualités de la contrition; le bon propos et la fuite des occasions; les motifs de contrition, tirés des effets du péché; la nécessité, la divinité, la douceur, les consolations et les qualités de la confession; la nature, les devoirs et les effets de la direction spirituelle; la nécessité et le mode de la satisfaction, et l'efficacité de la pénitence. Il réfute ensuite les prétextes qui font si souvent et si malheureusement différer la confession; il montre la témérité d'une confiance présomptueuse, la joie que le pécheur vraiment pénitent fait naître dans le ciel parmi les anges et les saints, la gloire qu'il procure à Dieu, et le bonheur qu'il se donne à lui-même. — Evidemment, rien de ce qui concerne le sacrement de la miséricorde n'a été oublié : tout se trouve ici exposé avec une clarté parfaite, un enchaînement méthodique, une doctrine éminemment orthodoxe, une modération qui ne se dément jamais, et un style simple, correct, sans prétention et digne tout à la fois. — A ces avantages, qu'on ajoute la sagesse qui a présidé au choix des exemples historiques, et l'on reconnaîtra volontiers que c'est là un bon, un ex-

cellent livre, qui ne peut que produire dans les âmes des fruits de grâce et de salut. Il se recommande donc naturellement à tous, mais particulièrement aux prêtres chargés de conduire dans les voies de Dieu les habitants des campagnes. Les curés pourront y puiser abondamment de quoi faire un cours d'instructions sur ce sacrement si éminemment utile, au point de vue de la gloire de Dieu et de l'Eglise, du bonheur des peuples et du salut des âmes. Car, on ne doit point se le dissimuler, si le saint tribunal est souvent désert, c'est surtout au défaut d'instruction qu'il faut attribuer ce triste abandon, si funeste pour la vie présente et pour la vie future.

33. **DE L'INTELLIGENCE** *et du gouvernement de la vie. — Conférences prêchées aux dames, à Lyon,* par M. l'abbé Mermillod, recteur de Notre-Dame de Genève. — 1 volume in-12 de 254 pages (1863), chez Bauchu et Cie, à Lyon, et chez A. Vaton, à Paris; — prix : 3 fr.

Au commencement du carême dernier, on eut, à Lyon, l'heureuse idée d'appeler les femmes du monde, protectrices et patronnesses de différentes œuvres de bienfaisance, à se réunir autour de la chaire chrétienne pour entendre la parole de Dieu des lèvres de M. l'abbé Mermillod. On sait de quelle juste réputation jouit parmi nous, depuis quelques années, l'éloquent recteur de Notre-Dame de Genève, et quelle impression profonde sa parole brillante et sympathique produit sur tous ceux qui l'entendent. A Lyon, où il est plus connu encore que partout ailleurs, l'empressement à suivre ses conférences fut extraordinaire. La retraite des dames produisit des fruits vraiment merveilleux de grâces, de lumière et de consolation. Mais tandis qu'on écoutait, « avec une admiration toujours croissante, cette voix si bien « inspirée, un regret venait se mêler à toutes ces délicieuses impres- « sions : c'était de ne pouvoir retenir en entier tous ces enseigne- « ments, pour les méditer dans le silence et le recueillement... « Prévoyant ce désir, plusieurs personnes eurent la pensée de re- « cueillir, en se partageant le travail pour qu'il fût plus complet, « toutes les instructions (p. IX). » C'est ce travail sténographique, revu, approuvé par M. Mermillod lui-même, qu'on a livré à la publicité. Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ces conférences la symétrie, la correction de style et les autres qualités littéraires propres à des discours soigneusement écrits ou habilement retouchés. L'orateur lui-même prend soin de s'en excuser, tout en déclarant que les notes publiées reproduisent assez fidèlement sa parole. « Je regrette,

« dit-il, de ne pouvoir donner à cette parole improvisée la perfec-
« tion littéraire que réclament et l'importance du sujet et les exigences
« de l'impression; mais nous sommes à une heure de trouble et de
« luttes actives, où le service de l'Eglise et des âmes ne laisse pas
« aux prêtres le loisir d'un travail de rhéteur. La moisson blanchit,
« les ouvriers sont peu nombreux; les pasteurs de la parole sainte
« ont à peine le temps de jeter aux âmes un cri de foi, aux cœurs un
« cri d'espérance; cet accent apostolique les émeut, les ébranle, les
« relève, les conduit à Dieu!... voilà notre unique ambition (p. VI). »
— Pour notre compte, — et le lecteur, croyons-nous, partagera notre avis, — nous aimons mieux ces cris spontanés de l'âme, ces inspirations de cœur de l'apôtre, que la phrase péniblement retouchée du rhéteur. Ce ton de la causerie simple et familière, cette allure libre, parfois incorrecte et saccadée, mais toujours noble, douce, facile et gracieuse, nous initie d'une manière plus intime et plus complète au mouvement de ses idées et aux impressions de son auditoire. M. l'abbé Mermillod, d'ailleurs, par l'énergie de sa foi et la vivacité de son esprit, est, avant tout, l'homme de la parole improvisée. On sent que chez lui tout est spontané. Ces images si justes et si saisissantes, ce langage si élevé et si brillant, cette révélation si vraie du cœur humain et du monde de nos jours, cette connaissance des livres saints si merveilleusement appliquée aux besoins du moment et aux dispositions des âmes, ces mots si heureux et si suaves qui viennent tout à coup éclairer l'esprit et toucher le cœur, tout cela coule d'inspiration et d'abondance, comme d'une source limpide et féconde qui ne tarit jamais.

La pensée de ces conférences est celle-ci. Selon l'orateur, le devoir capital de la femme chrétienne, aux jours où nous sommes, est de s'élever, par l'intelligence et par la pratique, à la véritable hauteur de sa mission. Pour éclairer, diriger, sauver les autres, il faut qu'elle sache premièrement se diriger et se gouverner elle-même, qu'elle soit initiée à la science de la vie. De là pour elle la double nécessité de *comprendre* la vie et de la *gouverner :* deux mots qui expliquent et justifient le titre en apparence un peu prétentieux et obscur placé en tête du volume. Qu'est-ce donc que vivre? demande l'orateur. Où est la vie véritable? Et il n'a pas de peine à montrer qu'elle se trouve en Dieu, en Jésus-Christ Notre-Seigneur, en celui qui le premier a dit de lui-même: « Je suis la vie. » Lui seul peut en donner la lumière et l'intelligence; lui seul nous apprend l'origine de la

cien; mais tout ancien qu'il est, il n'en a pas moins d'utilité, soit pour les ecclésiastiques, qui peuvent fort bien s'en servir au prône, soit pour les fidèles, qui y trouveront chaque dimanche et chaque fête le sujet de lectures pieuses et instructives. Le style est sans prétention et à la portée de toutes les intelligences; quant au fond, on y remarque partout une grande solidité et une parfaite pureté de doctrine : les instructions qui le composent ont été, pour la plupart, extraites d'auteurs exacts, savants et pieux. — Cette nouvelle édition est divisée en quatre parties, selon l'ordre liturgique. Dans l'intérêt surtout des fidèles, et pour leur rendre ces lectures plus utiles, on y a ajouté les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes, avec des réflexions simples, courtes, à la portée de tous, et surtout pratiques. Ce recueil n'a pas été fait selon la liturgie romaine; mais, toutes les fois qu'il a été nécessaire, on a eu soin d'ajouter les épîtres et les évangiles selon ce rit. Nous avons remarqué surtout, et nous devons signaler aux prêtres chargés d'une paroisse, une amélioration importante : nous voulons parler de la bonne pensée que l'on a eue de reproduire, à la fin du quatrième volume, les annonces des principales fêtes qui doivent se publier au prône de la messe paroissiale, ainsi que des formules pour ce prône, pour les bans d'ordination et pour les publications des monitoires. Nous ne doutons pas que ces formules, qui sont nombreuses et occupent la moitié d'un volume, ne soient fort utiles et ne dispensent de beaucoup de recherches. —Cette nouvelle édition est approuvée par Mgr l'évêque de Verdun.

37. **LÉGENDES** *du calendrier*, par M. Collin de Plancy. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1863), chez H. Plon; — prix : 5 fr.

38. **LÉGENDES** *de l'autre monde*, par le même. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1863), chez le même éditeur; — prix : 5 fr.

39. **LÉGENDES** *des croisades*, par le même. — 1 volume in-8° de 396 pages plus 2 chromolitographies (1863), chez le même éditeur; — prix : 5 fr.

40. **LÉGENDES** *du moyen âge*, par le même. — 1 volume In-8° de 396 pages plus 2 chromolithographies (1863), chez le même éditeur; — prix : 5 fr.

M. Collin de Plancy vient d'ajouter quatre nouveaux volumes à sa *Bibliothèque des légendes;* comme ceux qui les ont précédés, ils sont tous approuvés par l'autorité ecclésiastique. —Voici d'abord les *Légendes du calendrier*, charmantes traditions ou naïves histoires qui s'entrelacent autour de l'almanach, revêtant chacun des mois de l'année, même janvier et ses neiges, d'une fraîche guirlande de fleurs et de verdure. Plus sévères, mais non moins poétiques et non moins

touchantes, sont les *Légendes de l'autre monde*. La mort et ses suites terribles ou consolantes ont fourni à la foi de nos pères de fortes images dont l'effet est de peindre vivement aux yeux et de rappeler sans cesse à la mémoire les inévitables destinées de l'homme. L'auteur a voulu reproduire les plus frappants de ces tableaux populaires ; par un heureux contraste, il oppose aux utiles et pures croyances des temps chevaleresques les folles superstitions et les mœurs brutales des prétendus esprits forts du XVIII[e] siècle, d'un Sylvain Maréchal, par exemple, d'un Parny, d'un Lalande. — Les *Légendes des croisades* et les *Légendes du moyen âge*, en transportant plus pleinement M. Collin de Plancy au sein d'un monde et d'une époque qui lui sont familiers, le mettent à même de nous présenter de ravissantes pages tirées de nos vieilles chroniques, respirant une grâce triste et mélancolique. Sans méconnaître les plaies et les scandales du moyen âge, legs du paganisme et de la barbarie, sans absoudre ces guerres et ces luttes interminables de princes simoniaques ou divorcés contre le saint-siége, il sait voir, selon le mot si juste d'Ozanam, à côté du mal, les immenses services de l'Eglise, dont la gloire, dans ces siècles superficiellement connus, n'est pas d'avoir régné, mais d'avoir combattu. L'éloquence de saint Bernard, le génie chrétien de saint Louis, la science de saint Thomas d'Aquin, l'héroïsme des croisés, la majesté des cathédrales, l'art simple et décent des imagiers, la poésie des légendes, ces petits poëmes nationaux, humbles mais suaves épopées des villageois et des artisans, surtout le dévouement des chevaliers, la charité des femmes et la piété des peuples, ont, pour l'auteur, un vif attrait, qui répand de l'intérêt sur toutes ses pages et qui pénètre le lecteur, même le plus prévenu. Le mérite de ces récits est de faire mieux comprendre l'esprit et l'histoire du moyen âge, tout en récréant agréablement l'esprit et en édifiant le cœur. On les lira donc avec plaisir et avec profit. E.-A. BLAMPIGNON.

44. LOUIS XVI, *Marie-Antoinette et le comte de Provence en face de la révolution*, par M. L. TODIERE, professeur agrégé d'histoire, officier de l'instruction publique. — Tome I[er]. — In-8° de IV-550 pages (1863), chez Lagny frères ; — prix : 7 fr.

Cet ouvrage, qui doit avoir quatre volumes, reste de beaucoup en deçà ou va de beaucoup au delà de son titre : en deçà, si, plaçant Louis XVI et quelques personnages de sa famille devant la révolution, il embrasse largement le sujet et remonte aux faits et aux causes de la révolution ; au delà, s'il se circonscrit dans l'espace qui s'est

48. **LE SOUVERAIN PONTIFE**, par Mgr DE SÉGUR. — 1 volume petit in-12 de 300 pages (1863), chez Tolra et Haton; — prix : 1 fr.

Un nouvel ouvrage de Mgr de Ségur est toujours une bonne fortune pour les lecteurs catholiques ; celui-ci sera plus particulièrement accueilli avec bonheur, en raison de la grande et sainte cause qu'il *défend*. Ce n'est point d'ailleurs un ouvrage de controverse ni de polémique ; les questions brûlantes du moment en ont même été soigneusement écartées. Le pieux écrivain a voulu s'en tenir à un point de vue exclusivement religieux, et s'est borné à examiner et à faire connaître en quoi consiste l'autorité suprême du pape en *tout* ce qui touche la religion et le salut des hommes. « Chez nous, plus « que partout ailleurs, dit-il, on sait peu de chose sur ce dogme « fondamental, surtout dans le monde laïque : le peuple ne sait « plus ce que c'est que le pape ; beaucoup ne voient en lui qu'une « sorte de patriarche honoraire, dont l'Eglise pourrait à la ri- « gueur se passer, qui n'a commencé à exercer une certaine auto- « rité qu'après l'invasion des barbares, et qui n'est pas le moins du « monde *essentiel* au christianisme. Les blasphèmes protestants ont « pénétré l'air que nous respirons, et nous sommes souvent beau- « coup moins catholiques que nous ne le pensons. Il ne faut pas être « plus catholique que le pape, dit le proverbe : c'est vrai, mais il faut « l'être autant que lui ; il faut l'être comme lui, et c'est de ce côté « qu'il existe un déficit considérable, je ne dis pas dans le *cœur*, mais « dans l'*esprit* d'un très-grand nombre. — J'ai composé ce petit « livre pour aider à combler ce *déficit*, et pour fortifier les cœurs en « lestant solidement les esprits... Dans ce but, j'ai résumé ici ce qui « me paraît le plus utile à connaître sur le dogme de la papauté. On « a fait de savants et admirables travaux sur cette matière impor- « tante ; mais ce sont de gros livres que n'oseraient ouvrir les fortes « têtes de notre fameux XIX[e] siècle, qui ne peut plus lire que les « journaux et les brochures. Puisqu'on recule devant les gros bons « livres, en voici un petit : bon, je l'espère, petit, j'en suis sûr. Les « citations assez nombreuses qu'il renferme ont été puisées aux « sources originales ou vérifiées avec un soin scrupuleux. Comme « elles sont d'une extrême importance, j'espère qu'elles ne fatigue- « ront pas le lecteur (p. 7). » Bien loin de le fatiguer, hâtons-nous de certifier qu'elles l'intéressent au contraire très-vivement ; qu'elles l'éclairent, l'instruisent, le réjouissent, en mettant sous ses yeux avec

un ensemble saisissant et une inépuisable variété toutes les richesses de la tradition catholique touchant la papauté, tout ce que les Pères et les docteurs, les conciles et les grands saints de tous les âges et de tous les pays ont écrit de plus beau, de plus lumineux et de plus fort sur les priviléges et l'autorité du chef de l'Eglise. C'est un petit livre, il est vrai, court, vif, alerte dans sa marche, mais sagement distribué dans ses parties, substantiel, plein de vérités, contenant la fleur d'un grand nombre de gros et savants ouvrages. Quoique surabondant de piété, de chaleur et de vie, il n'est pas non plus dépourvu d'érudition, mais d'une érudition de bon aloi, triée et choisie, mise à la portée de tous les esprits et entrant parfaitement dans les besoins de notre époque.

Nous n'essaierons pas de faire l'analyse de ce petit chef-d'œuvre, qui ne tardera pas, nous l'espérons, à être dans les mains de tous les catholiques. Disons seulement, pour en donner une idée succincte, qu'après avoir, dans les deux premiers chapitres, traité ces deux questions : Pourquoi l'Eglise a besoin d'un chef ; — Puisque l'Eglise a déjà un chef dans les cieux, pourquoi lui en faut-il encore un sur la terre ; — l'auteur établit que saint Pierre a été choisi par Jésus-Christ pour premier Souverain Pontife, et que l'évêque de Rome, successeur de saint Pierre, est l'héritier des promesses divines et du souverain pontificat. Puis, abordant la question capitale qui est le fond de tout le livre, il fait voir 1° que l'autorité supérieure et infaillible du pape a été reconnue dans l'Eglise dès les premiers siècles, partout et toujours ; — 2° que nos Eglises de France, entre toutes les autres, lui ont rendu un éclatant témoignage ; — 3° que les Souverains Pontifes lui ont également rendu témoignage dès l'origine ; — 4° que les conciles œcuméniques, aussi bien que les Souverains Pontifes, ont proclamé la suprématie du saint-siége. Toute cette belle thèse est couronnée par un exposé sommaire de la doctrine catholique sur l'autorité suprême et infaillible du Souverain Pontife, où le fameux décret du concile de Florence sur la suprématie du Pontife romain est expliqué, commenté d'une manière si nette, si juste et si gracieuse qu'il est impossible, ce semble, que les esprits les plus ignorants ou les plus prévenus ne soient pas convaincus et satisfaits. La solution de quelques objections ou difficultés forme la matière des derniers chapitres : S'il est vrai que certains papes ont failli ; — Des schismes et des divisions qui altèrent l'unité catholique ; — Ce que c'est qu'un catholique romain. Toutes ces pages sont délicieuses, charmantes, empreintes du

plus tendre amour pour l'Eglise de Jésus-Christ et pour son vicaire sur la terre. Après les avoir lues, on se sent heureux d'être catholique; on s'applaudit de partager toutes les convictions de l'auteur; on s'associe volontiers, et du fond de l'âme, à ce concert de tant de Pères, d'illustres docteurs et de grands saints, à la voix de toute la tradition, pour rendre à la personne et aux priviléges du Souverain Pontife les hommages d'amour, de vénération et de dévouement qui lui sont dus; l'on comprend enfin et l'on touche du doigt la justesse et la vérité de cette pensée qui forme la conclusion et le couronnement du livre : « Aimer le pape, c'est aimer l'Eglise, c'est aimer Jésus-« Christ, c'est aimer le bon Dieu. »

Nous ne saurions trop vivement recommander aux ecclésiastiques et aux âmes pieuses de favoriser par tous les moyens la diffusion de cet excellent petit livre, si bien en rapport avec les besoins actuels des esprits et des cœurs. Partout où il ira, nous ne doutons point, selon les pieux désirs de son auteur, que la vérité ne pénètre jusqu'au fond des âmes, et que l'autorité du vicaire de Jésus-Christ ne soit mieux connue, plus vénérée, plus profondément aimée.

49. LA RELIGIEUSE *du Carmel*, par M. l'abbé CASAMAJOR. — 1 volume in-12 de 412 pages (1863), chez Tolra et Haton; — prix : 3 fr.

Le titre de cet ouvrage est loin d'annoncer ce que l'on y trouve. Bien des personnes se demanderont en l'ouvrant s'il n'y a pas erreur dans le titre; mais qu'elles fassent comme nous, qu'elles en lisent quelques pages, et elles sauront où l'auteur veut les conduire : car son but est de faire tomber bien des préjugés contre la vie religieuse, en montrant la force de l'attrait qui y appelle certaines âmes héroïques, les douceurs qui la remplissent, les joies pures qui en sont la récompense. Pour parvenir plus facilement à ce but, il a cru devoir adopter une forme particulière, qui nous paraît se rapprocher trop du roman. Ce sont des récits émouvants ou touchants, des entretiens remplis de charmes et de grâces, des pages où déborde la poésie, mais une poésie toute céleste, la poésie de la foi. Ce livre plaira donc, même aux personnes qui sont loin de se faire carmélites. Par respect pour la pieuse intention de l'auteur, nous ne voulons point critiquer la forme qu'il a adoptée. Nous aimons mieux nous en rapporter aux deux mots qu'en a dits l'examinateur de l'ouvrage, « dont le fond, joint à une forme « élégante, lui semble propre à intéresser le lecteur, et à dissiper les « préjugés qui ont cours dans le monde, au sujet de l'état religieux. »

—Le livre est divisé en trois parties, consacrées au récit de la vocation d'une jeune chrétienne à la vie religieuse, des obstacles qu'elle trouve à ce sujet dans sa famille, des épreuves auxquelles elle est soumise, de la victoire qu'elle remporte, et enfin de son entrée dans un couvent de carmélites. Nous ne citerons point les titres des chapitres : ils sont un peu comme ceux des romans, et laissent deviner de quoi il y est question. — C'est là un ouvrage qui nous semble appelé à un grand succès, du moins auprès d'une certaine classe de lecteurs, ou plutôt de lectrices à l'imagination vive et exaltée. On le lira moins pour ce qu'il dit que pour la manière dont il le dit ; et, sous ce rapport, nous ignorons si le but de l'auteur sera vraiment atteint. Les personnes pieuses qui pensent à la vie du cloître, aimeront mieux d'autres livres plus calmes, plus réfléchis, plus froids, et peut-être ont-elles raison. Néanmoins, on ne peut douter que celui-ci ne trouve souvent l'occasion d'être utile, non pas précisément aux vierges que Dieu appelle, mais à leurs familles, et principalement aux familles mondaines où l'on a peine à comprendre l'appel de Dieu. A ce point de vue, l'auteur aura fait une œuvre utile. Quant à la forme, nous le répétons, elle est tout attrayante ; le style est pur, correct, élégant, poétique même le plus souvent, et l'on rencontre partout une noblesse parfaite de sentiments et d'expressions, jointe à une foi vive et pleine d'un saint enthousiasme.

50. **ROBERT**, *Episode de l'année* 1848. — 1 volume in-12 de 240 pages (1861), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris (*les Romans honnêtes*) ; — prix : 1 fr. 25 c.

Voici une œuvre toute française, car les faits se passent exclusivement à Marseille ; elle paraît écrite par quelqu'un qui connaît bien le pays, et elle retrace un épisode national. L'auteur a choisi une époque féconde en événements (1848), ce qui lui permet d'en réunir beaucoup dans un espace de quelques mois. Nous voyons se dérouler toutes les phases de ce drame politique et social encore si récent, si présent à nos souvenirs : l'agitation des banquets réformistes, les clubs, dont l'auteur a habilement reproduit quelques discours originaux, la fermentation des passions mauvaises, les rêves des utopistes, les sociétés secrètes, les meneurs perfides et les dupes dont ils font leurs instruments, les traîtres qui dénoncent leurs complices, l'émeute sans cesse menaçante, les courageux efforts des amis de l'ordre, et enfin la lutte sanglante dont ces derniers sortent vainqueurs au prix de

le lecteur se sent forcé de reconnaître que la religion est l'œuvre de Dieu, et d'y voir partout l'empreinte de sa main.

Du reste, comme le faisait remarquer un journal allemand, le *Deutschland*, en rendant compte de ce livre, ce n'est point la sèche énumération d'une longue série de faits que l'on nous offre dans cette histoire de la religion ; c'est la vivante représentation de l'origine et du développement du royaume de Dieu sur la terre, et de sa lutte non interrompue avec l'empire du péché. Causes et effets, valeur propre et providentielle des faits, tout ici se trouve présenté de telle sorte, que l'ensemble devient une grande démonstration historique de la vérité de la révélation et de la divinité du catholicisme.

Quant à ce qui concerne le plan et la division de l'ouvrage, l'auteur ne pouvait faire mieux que de suivre l'ordre des temps et des faits. La première partie est donc consacrée au récit des révélations et des institutions par lesquelles Dieu prépare le monde à l'avénement du Rédempteur promis à l'homme déchu. Parvenu à l'époque centrale de la religion, au moment où l'Ancien Testament fait place au Nouveau, l'historien avait à faire ressortir l'action du Christ, et c'est ce qu'il fait dans la seconde partie. Le Christ, pendant le cours de son existence terrestre, fonda une institution destinée à nous transmettre, après lui, ses leçons, ses grâces et ses prescriptions : c'est l'Eglise. L'influence et le sort de cette institution forment la troisième partie de l'histoire de la religion. — Toujours fidèle à la pensée qui avait inspiré son ouvrage, l'auteur ne cesse, dans tous ses tableaux historiques, de nous montrer l'action directe et manifeste de Dieu dans l'histoire de la religion, et l'intime connexité que son doigt divin a mise entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Nous fait-il remonter au berceau de l'humanité ? il nous y fait voir la fondation du christianisme, dont les traits, se dessinant graduellement avec le cours des siècles, prennent enfin leur expression propre et se caractérisent de la manière la plus parfaite à la venue de Jésus de Nazareth. Nous transporte-t-il à toute autre époque antérieure à ce divin consommateur de la nouvelle alliance, partout nous rencontrons un certain nombre d'hommes dont les pensées se dirigent, sous la conduite spéciale de Dieu, sur la grande figure du Messie libérateur. Si ensuite, faisant abstraction du passé, nous commençons notre examen à Jésus même, nous reconnaissons bientôt, à ses vertus, à ses miracles et à ses prédictions, l'envoyé de Dieu et le divin fondateur d'une Eglise qui, après lui, continue à subsister sans interruption. Or, puisque

Jésus de Nazareth rend aux prophètes anciens, et à Moïse en particulier, le témoignage d'une vocation surnaturelle, nous devons être convaincus également de la divinité de l'ancienne alliance. Enfin, si nous voulons jeter les yeux sur l'Eglise, soit à ses premières années, soit dans les siècles postérieurs, et chercher à savoir qui elle est, l'auteur nous renvoie aux œuvres qu'elle a faites, à sa rapide propagation, au courage surhumain et au sang fécond de ses martyrs, à ses miracles, et spécialement au miracle de sa perpétuelle indéfectibilité, comme à autant de témoignages de la divinité de sa mission. — Tel est l'enchaînement des faits, telles sont les déductions qu'on ne peut s'empêcher d'en tirer. Avec quelle confiance donc, avec quel amour ne devons-nous pas nous attacher à une religion qui porte partout sur elle l'empreinte du doigt de Dieu d'une manière si visible ! Tels sont les sentiments que fera naître la lecture de cet ouvrage dans tous les cœurs et dans tous les esprits quelque peu accessibles à la vertu et à la vérité.

70. **HISTOIRE** *de Louis-Philippe d'Orléans et de l'Orléanisme*, par M. J. Crétineau-Joly. — Tome II, in-8° de 524 pages (1863), chez Lagny frères; — prix : 7 fr. 50 c.

Nous avons examiné le premier volume de cet ouvrage il y a bientôt deux ans (p. 486 de notre t. XXVI). Le second volume prend l'histoire de Louis-Philippe et de l'Orléanisme au lendemain de la révolution de Juillet, et la conduit jusqu'à la mort de Louis-Philippe. Nous y avons retrouvé les qualités, et aussi les défauts que nous avons signalés dans le premier volume. M. Crétineau-Joly stigmatise avec indignation le règne de Louis-Philippe, et cet esprit qui cherche à s'appuyer à la fois sur la révolution et sur le protestantisme ; mais fait-il une part équitable aux difficultés des circonstances, au quelque peu de bien qui a été réalisé, aux maux qui ont été évités ? Si Louis-Philippe n'est pas en droit d'invoquer en sa faveur les circonstances atténuantes, puisque, en provoquant le mouvement de Juillet et en en acceptant les conséquences, il a voulu, par le fait même, tout ce qui a suivi, est-il certain que ces conséquences aient été toutes prévues par lui, et qu'il n'aurait pas reculé s'il les avait entrevues ? Ce sont là autant de questions que nous ne pouvons discuter et qu'il nous suffit de poser, ajoutant que nous aurions voulu voir régner dans cet ouvrage un ton qui ne sentît pas le pamphlet ; le lecteur prévenu en faveur de l'Orléanisme ne voudra pas voir ici un historien, c'est-à-

dire un juge, mais un ennemi, et cela détruira en grande partie l'effet que ce travail devait produire. Nous ne pouvons, on le conçoit, relever ici mille détails. Les événements que raconte M. Crétineau-Joly sont si près de nous, qu'il nous serait difficile de ne pas entrer sur un domaine qui nous est interdit. Disons cependant encore que, si l'auteur est bien sévère pour les Polonais de 1830 (pp. 18 et suiv.), il démasque pièces en main l'hypocrisie de ces compagnons de Silvio Pellico qui ont tant déclamé en public contre l'Autriche, et qui lui faisaient tant de compliments en secret (pp. 36 et suiv.), et il fait bien connaître le vrai caractère de cette révolution portugaise qui n'a renversé don Miguel que parce qu'il suivait une politique catholique et anti-anglaise (pp. 301 et suiv.).

Ce second volume est divisé en quatre chapitres : les débuts du règne, les partis et les complots, le Napoléon de la paix, et la fin d'une usurpation. Détails intéressants, ton vif et entraînant, style coloré et chaud, mais qui n'est pas toujours assez correct, révélations curieuses, absence de toute concession à une opinion publique factice, telles sont les qualités qu'on y remarque ; dès qu'on a commencé le livre, on le lit jusqu'au bout sans que l'attention se fatigue un seul instant. Les hommes éclairés et au courant des événements de l'histoire contemporaine y trouveront autant de profit que de plaisir. J. CHANTREL.

71. **HISTOIRES** *et* **ANECDOTES** *des temps présents, recueillies et mises en ordre* par M. G. DE CADOUDAL. — 1 volume in-12 de 260 pages (1863), chez V. Sarlit (*Bibliothèque anecdotique des familles*) ; — prix : 1 fr. 50 c.

72. **HONNÊTES FACÉTIES** *et menus propos recueillis et mis en ordre* par LE MÊME. — 1 volume in-12 de 260 pages (1863), chez le même éditeur (*Bibliothèque anecdotique des familles*) ; — prix : 1 fr. 50 c.

Voici deux recueils d'anecdotes, deux *anas*, allions-nous dire, que l'on peut s'étonner de voir signés d'un nom qui, rappelant dans le passé de graves et religieux souvenirs, est représenté aujourd'hui par un homme plus habitué à manier la plume du critique que les ciseaux du compilateur. Cependant, s'il est vrai qu'on ne saurait trop multiplier les livres qui peuvent offrir une récréation parfaitement innocente, on saura gré à l'auteur d'avoir consacré à cette humble tâche le goût et le discernement qu'il a souvent fait paraître ailleurs.

Il y a peu de chose à dire sur ces deux volumes, dont le titre indique assez la portée et le but. Ils se composent de matériaux empruntés aux journaux de ces dernières années. Le premier renferme des récits beaucoup plus étendus, plus graves, et aussi beaucoup moins

connus que le second. On y trouve en grand nombre des traits inspirés par la charité chrétienne, l'amour paternel ou la piété filiale, des souvenirs des missions, des exemples du pouvoir de la prière, des récits biographiques édifiants, parmi lesquels on remarquera les détails anecdotiques sur Pie IX, qui terminent le volume. — L'autre recueil se compose d'une foule de traits plaisants, de calembours, d'historiettes, de reparties, puisés un peu partout, et dont plusieurs sont déjà trop connus. CH. DE GAULLE.

73. **L'HOMME** *de Dieu seul, ou le célèbre Boudon. Vie, devise et lettres choisies du saint archidiacre d'Evreux*, par M. Jean DARCHE. — 1 volume in-12 de 212 pages (1862), chez C. Dillet; — prix : 1 fr.

74. **BOUDON** (H.-M), ou *la Folie de la croix*, par M. Louis D'APPILLY. — 1 volume in-12 de IV-266 pages (1863), chez C. Douniol; — prix : 2 fr.

Dieu a sans doute des desseins particuliers à l'égard d'un de ses plus grands serviteurs dans les derniers siècles, de celui que l'opinion publique appelle le saint archidiacre d'Evreux, et dont le nom, comme le dit avec tant de justesse un des deux auteurs, symbolise particulièrement l'abnégation, de même que ceux de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, ses illustres contemporains, symbolisent le zèle pour la religion et la charité. C'est à ce point de vue surtout que les ouvrages concernant M. Boudon nous semblent venir à propos. Mais espérons qu'on ne s'en tiendra pas là, et que des publications plus complètes nous rappelleront mieux les vertus de ce saint prêtre.

L'Homme de Dieu seul, où l'on trouve une vie abrégée et assez mal écrite du saint archidiacre, tire à peu près tout son intérêt des quelques lettres du vénérable prêtre qui terminent le volume. Il est à regretter que l'auteur ait trop restreint ce recueil, car, puisqu'il avait à cœur de faire connaître M. Boudon, ou au moins de raviver son souvenir, il ne pouvait mieux parvenir à ce but qu'en publiant sa correspondance. Sans doute, les lettres du saint archidiacre ont été plusieurs fois offertes au public, et l'on peut se les procurer facilement; mais sa vie aussi a été publiée plusieurs fois et par différents auteurs, et l'abrégé qu'on nous présente aujourd'hui ne peut ni faire oublier ni remplacer les *vies* qui l'ont précédé. Nous ne voyons donc ici qu'une œuvre incomplète. On ne devait pas, ce nous semble, se borner à un simple aperçu historique sur un homme dont la vie a été si remplie, ni se contenter de recueillir quelques-unes de ses lettres, lorsque toutes sont si intéressantes et si instructives. Espérons que l'auteur complétera son œuvre et en retouchera le style, pour le

d'un livre grotesque. — Léon Renault, jeune ingénieur français revenant de Russie, a acheté en passant, chez un marchand de bric-à-brac, une momie qu'il apporte à Fontainebleau. Il en ouvre la caisse devant Clémentine, sa fiancée, qui se prend pour la momie d'un intérêt, d'une passion bizarre. Cette momie est celle d'un jeune colonel du premier empire qui, pris un soir par les Russes et les Prussiens à Dantzick, en 1813, et condamné à être fusillé le lendemain, fut, pendant la nuit, saisi par le froid au point de n'être plus le matin qu'un cadavre, et abandonné, en cet état, à un vieux savant, nommé Jean Meiser. Celui-ci soumet le colonel, encore vivant, à une complète dessiccation, absolument comme un volvoce, une anguillule ou un rotifère, et l'enferme dans un triple cercueil, en attendant qu'il le rappelle à la vie. Le temps lui ayant manqué, il a au moins, par son testament, institué son héritier le colonel, qui devra être ressuscité par un procédé dont il laisse la formule. Ce testament parvient à Fontainebleau et révèle tout le mystère. Dès lors, Clémentine, qui s'était contentée d'abord de l'inhumation en terre sainte pour son cher colonel, exige l'expérience et la résurrection. Un bout d'oreille, resté entre les mains de Léon à l'ouverture de la caisse, — de là le titre du livre, — a été soumis à l'analyse et déclaré appartenir à un sujet vivant. Des savants de Paris, mal déguisés sous une transparente anagramme, sont appelés à Fontainebleau, et, pendant trois jours, sangrados de l'espèce funèbre, ils soumettent la momie à l'action de l'eau tiède, et lui rendent l'humidité et la vie. Cette scène et le testament de Jean Meiser, sortes de mémoires techniques ou de procès-verbaux qui semblent empruntés aux registres de l'Académie de médecine, sont les maîtresses pièces du livre, d'où l'on peut juger de son intérêt! Cependant, de ce thème ridicule ou usé, — car il a été exploité bien des fois depuis les légendes d'Epiménide et des Sept-Dormants, — pouvaient naître des détails piquants, ou même toute une comédie philosophique autant que satirique, consistant dans le contraste entre deux époques aussi différentes que 1813 et 1859. M. About s'est contenté de quiproquos burlesques, de scènes triviales, de plaisanteries de soudard, dont le sel, vieux des quarante-six ans qu'a dormi le colonel, est singulièrement affadi. En effet, à son réveil, le vieux jeune grognard est toujours l'homme de 1813; il parle haut, menace, frappe, se grise, se bat en duel; tout cela sent trop le corps de garde. Rien de plus aimable dans l'initiation pénible de cet homme du passé à l'histoire du présent, dans sa joie de retrouver, au défaut du grand empereur, un Napoléon sur le trône,

dans sa visite à Napoléon III, qu'il traite en petit garçon, et à qui, en cette qualité, il donne des conseils stupides.— M. About a-t-il au moins remplacé l'intérêt philosophique par l'intérêt romanesque ? Il l'a essayé. Le colonel Fougas répond à l'attrait singulier qu'il inspire à Clémentine par une passion réelle, et, voyant en elle une ressemblance avec une Eglé d'autrefois, un de ses amours de garnison, il veut l'enlever à Léon Renault. Clémentine, qui aime toujours Léon, mais qui aime aussi Fougas d'un amour mystérieux, se prête à ce jeu au point de faire dépendre son mariage du consentement du colonel. De là bien des scènes où M. About, qui ne respecte rien, ne prend rien au sérieux et traite l'amour comme le reste, en bouffonnant. Cependant tout se découvre. La fiancée de Léon se trouve être la petite-fille de l'Eglé et du jeune colonel de 1813, de la main gauche bien entendu. Fougas consent donc à la marier à Léon ; et comme, dans l'intervalle, il a fait un voyage à Berlin pour y recueillir l'héritage de Jean Meiser, il la dote d'un million. Pour lui, il ne se réserve rien, car il a promesse de passer général. Mais quoique, en réalité, il n'ait que vingt-quatre ans, son acte de naissance en porte soixante-dix ; or, l'acte de naissance étant la seule pièce qui fasse foi en matière d'âge, il est mis à la retraite comme septuagénaire. Dans sa douleur, il se tue après une seconde vie de trente-un jours, qu'aucun Meiser ne fera suivre d'une troisième. — Tel est ce roman, sans cœur comme toujours, mais encore sans esprit et sans imagination, presque sans style, car une sorte d'argot scientifique ou soldatesque n'est pas plus du style que des caricatures ne sont des portraits, que des bouffonneries ne sont de l'esprit.

U. Maynard.

140. **INSTRUCTIONS** *sur les sacrements : — Extrême-Onction et Ordre, —* par M. l'abbé Gridel, chanoine de Nancy. — 1 volume in-12 de 456 pages (1863), chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris ; — prix : 3 fr.

Ce volume fait partie des instructions sur les sacrements, publiées successivement, et à l'égard desquelles on peut voir notamment ce que nous avons dit p. 121 du présent volume. Il est inutile de parler désormais du genre adopté par l'auteur dans ces nouvelles instructions sur l'extrême-onction et l'ordre : on y trouve la même méthode, la même clarté, la même simplicité de style, la même sûreté de doctrine que dans les précédentes. Evidemment, M. l'abbé Gridel s'est fait un devoir de mettre son cours d'instructions à la portée de tous les auditoires : les ecclésiastiques chargés d'enseigner les fidèles y

trouveront des matériaux abondants, aussi bien pour les prônes et les grands catéchismes que pour les sermons ordinaires. On sait, en outre, que l'auteur a coutume de faire suivre chacune de ses instructions d'un trait historique qui s'y rapporte et en est comme la conclusion pratique. C'est ce qu'il n'a pas *manqué de faire encore* pour celles-ci, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître la justesse et l'à-propos de son choix.

La première partie de ce volume se compose de huit instructions solides, où sont traitées les questions principales qui se rattachent à l'extrême-onction. Après avoir montré qu'elle est un sacrement, l'auteur s'occupe tour à tour de la matière et de la forme, du ministre et du sujet de ce sacrement, de ses effets et des dispositions qu'il demande de la part de ceux qui le reçoivent. C'est là le sujet des trois premières instructions, qui sont suivies de quatre autres concernant la visite des malades, la gloire et le bonheur des souffrances, les funérailles, et enfin le refus de sépulture ecclésiastique. Quoique destinées aux fidèles, ces instructions n'omettent rien de ce qui regarde le ministère pastoral; et nous sommes de l'avis de l'auteur, quand il dit qu'on peut et qu'on doit même quelquefois parler devant le troupeau des devoirs du pasteur, surtout en ce qui a rapport à l'administration des sacrements. Du reste, il l'a fait ici avec une sagesse telle, qu'il n'en peut résulter qu'un grand bien pour l'un et pour l'autre. C'est là une remarque que nous devons appliquer particulièrement aux instructions sur l'ordre. En faisant connaître aux fidèles les plus importantes obligations du prêtre, elles ne leur fournissent point l'occasion de censurer sa conduite; elles combattent, au contraire, certains préjugés fâcheux à l'égard du prêtre en général, et justifient le clergé d'une foule d'accusations injustes dont le chargent des esprits ignorants ou prévenus.

Cette seconde partie renferme vingt instructions sur le sacrement de l'ordre, dont elles font connaître la nature et les obligations. On y montre d'abord que l'ordre est un sacrement; on y parle ensuite des différents ordres, depuis les ordres mineurs jusqu'à l'épiscopat et à la papauté; — du sujet de l'ordre; — de la vocation; — des vertus et de la science que la réception des divers ordres exige; — des empêchements qui en éloignent. Puis viennent les instructions sur les obligations particulières imposées par ce sacrement : l'obéissance hiérarchique, — l'abnégation, — le célibat et la récitation du bréviaire. A ces devoirs du prêtre, on oppose ceux des fidèles envers lui : le

respect, l'assistance, l'amour et la compassion, l'estime et la reconnaissance. On remarquera aussi un discours sur l'assistance envers le chef de l'Eglise. Il est facile de voir que l'auteur a voulu répondre à un besoin particulier du temps où nous vivons, en rappelant aux fidèles l'obligation que les circonstances leur imposent à l'égard du chef de l'Eglise.

Nous ne doutons pas que ces instructions, prêchées aux peuples, surtout des campagnes, ne produisent les fruits les plus précieux; car, on ne doit pas l'oublier, bien des préjugés répandus parmi le peuple ne tiennent qu'à une grande ignorance, soit des choses qui concernent la religion, soit des devoirs et des vertus du clergé.

141. **JULIE**, par Mme DE STOLZ. — 1 volume in-8° de IV-242 pages (sans millésime), chez L. Lesort; — prix : 2 fr.

Rassasiés de banalités, nous sommes heureux quand nous pouvons signaler l'apparition d'une œuvre d'imagination à la fois remarquable et originale. Tel est le volume qui s'annonce sous ce simple titre : *Julie*. — Elève de la nature, fille du désert, Julie est de la famille d'Atala et de Virginie, mais elle se distingue par plus de pureté et d'élévation de caractère.

Marius, philosophe de l'école du dernier siècle, a profité de l'immorale tolérance d'une loi révolutionnaire pour s'affranchir d'un lien que Dieu avait consacré, et pour former une autre union du vivant de sa femme, à laquelle il a laissé un fils; puis il est parti pour l'Amérique avec sa nouvelle compagne, qui n'a pas tardé à le laisser veuf, après avoir donné le jour à une fille. Cette fille est Julie. — En proie à de poignants regrets, à des remords peut-être, Marius croit trouver la paix en fuyant à tout jamais la société, et se retire au fond d'un pittoresque désert avec un petit nombre de serviteurs et son enfant chérie, que, par système, il élève dans l'ignorance de toutes choses, surtout d'une religion qu'il rejette absolument. Mais l'esprit et le cœur de Julie, richement doués, ne peuvent rester toujours resserrés dans les étroites limites où son père a prétendu les maintenir : tout, autour d'elle, lui donne à réfléchir; elle veut savoir d'où elle vient, où elle va; elle interroge la nature, elle questionne ses esclaves, et les réponses insuffisantes qu'elle en obtient ne font qu'exciter encore la soif qu'elle a de la vérité. Emmanuel, son frère, élevé en Europe par une mère que les chagrins ont rendue prématurément infirme, et par une tante dévouée, rêve, de son côté, à cette sœur in-

« religieuse est le *droit* (naturel sans doute) de répandre par la pré-
« dication et par la conversion la religion qu'on trouve la meilleure
« (p. 188). — La littérature anglaise est prude et hypocrite, et la
« nôtre ne l'est pas ; l'une met la morale au-dessus de l'art, l'autre
« met l'art au-dessus de la morale... voilà tout (pp. 194, 195). »
On conçoit dès lors que le *cant* britannique déplaise très-fort à M. Hector Malot. Sans nier la chasteté de la femme anglaise au foyer domestique, il pense qu'en général cette afféterie de pudeur ne dérobe au regard que la dépravation ; pruderie à l'intérieur, effronterie dans la rue, voilà pour lui les deux faces de la morale et immorale Angleterre. La licence de la rue, il la colore vivement, sans que ce pittoresque, à part quelques mots malheureux, soit trop risqué. Cette débauche, dont les oripeaux de velours et de soie couvrent autant de misère que de dépravation, est prise sur le fait dans *Londres la nuit*. M. Malot nous introduit ensuite, sous la sauvegarde de la police, dans ce fouillis de rues sombres où les repaires du vice et du crime avoisinent les splendides quartiers de l'opulente aristocratie. Quand vient le dimanche, il nous en raconte les ennuis, et, pour nous distraire, il nous invite au *gin-palace*, ou il nous fait assister, en plein vent, aux orageux meetings où pérorent des prédicants rivaux, non sans grognements et boxe; en un mot, il observe, il peint, il ébauche surtout avec bonheur des portraits à la Téniers, mais rarement il révèle le *pourquoi* et le *comment* des choses; quelquefois même il exagère. C'est ainsi qu'il prétend qu'en Angleterre « le men-
« songe est vertu et la franchise honte, » que « l'égoisme est la loi
« sociale et l'hypocrisie la loi générale (p. 4). »

En résumé, cet ouvrage tient à la fois de la caricature dans les endroits où l'auteur appuie trop sur le crayon, de l'article de journal par le sans-gêne des réflexions et le laisser-aller du style, de la manière du tableau de genre par les peintures du foyer de la famille ou de la vie extérieure, et enfin de la politique, de la philosophie, de la morale et de la littérature par les échappées de vue qui s'ouvrent sur les horizons divers de la pensée. Tout cela distrait et amuse, mais instruit médiocrement et moralise peu. GEORGES GANDY.

NÉCROLOGIE.

LE P. F.-W. FABER. — M. LE COMTE ALFRED DE VIGNY.

L'Eglise catholique d'Angleterre vient de faire une grande perte : le P. Frédéric-William Faber, supérieur de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néry, à Londres, a succombé à la longue et douloureuse maladie qui, depuis plusieurs mois déjà, ne laissait plus d'espoir de le conserver. — Né en 1814, élève distingué de l'Université d'Oxford, puis curé anglican d'Elton, dans le comté de Hutingdon, le P. Faber n'avait d'abord rien fait qui pût laisser prévoir sa conversion au catholicisme. En 1838, il publia même un livre intitulé : *les anciennes choses de l'Eglise d'Angleterre*, dans lequel il prétendait défendre l'anglicanisme contre ce qu'il appelait le schisme romain. Quant à l'Eglise de Rome, il en parlait avec un profond dédain. « Tournons nos regards, disait « il, vers cette misérable Eglise abandonnée, qui était naguère la « reine des nations. » Selon lui, « le titre d'évêque de Rome était « contraire aux saintes Ecritures ; » les « romanistes » avaient ajouté des impostures aux sacrements ; et, quant à l'Eglise romaiee, « que « Dieu la prenne en pitié, » s'écriait-il. La même année, il publia un traité sur la nécessité de maintenir l'intégrité des principes de la réforme ; dans cet écrit, il traite les catholiques romains de dissidents. — Cependant l'heure marquée par Dieu approchait. Peu à peu, des doutes sur l'excellence de la religion anglicane envahirent sa conscience ; peu à peu il vit tous ses amis, M. Newman, M. Dalgairns, M. Cape, M. Morris et bien d'autres entrer dans le sein de l'Eglise romaine. Enfin, la lumière se fit tout à fait. Le dimanche 16 novembre, il prêcha un court sermon sur un passage du livre de Ruth, et déclara à ses paroissiens que c'était la dernière fois qu'il montait dans la chaire d'Elton. Le lendemain, il abjura l'anglicanisme entre les mains de Mgr Wareing, vicaire apostolique du district septentrional, dans la chapelle de Saint-Félix à Northampton, et il fut accompagné par M. T.-F. Knox, membre d'une noble famille d'Irlande et l'un des plus brillants élèves de l'Université de Cambridge, et par une douzaine environ de ses paroissiens. On sait quels ont été les fruits brillants de cette conversion, et de quelle autorité le savant et pieux oratorien jouit depuis lors en Angleterre. En France, où des traductions ont fait connaître ses ouvrages, on l'avait apprécié, malgré leur caractère

un peu étrange, et sa mort n'y sera pas apprise sans douleur et sans regret. — Voici la liste de celles de ses œuvres dont nous avons parlé, avec l'indication des volumes de notre collection où l'on peut en trouver les comptes rendus :

Tout pour Jésus, XIV, 263, 264; XVI, 434.
Du Progrès de l'âme dans la vie spirituelle, XV, 563; XVII, 213.
Le saint Sacrement, XVIII, 225.
Le Créateur et la créature, XX, 390.
Le Pied de la croix, XXI, 353.
Conférences spirituelles, XXIII, 459.
Le précieux Sang, XXVII, 235.

L'Académie et les lettres françaises viennent également de perdre M. Alfred de Vigny, mort le 16 septembre dernier, à l'âge de 64 ans, après une longue et douloureuse maladie. Nous n'avons rien à ajouter à l'étude que nous avons faite il y a peu de mois des œuvres de cet écrivain distingué, dans notre t. XXIX, pp. 89 et 161.

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 septembre au 15 octobre 1863.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

17 septembre, 3 octobre. Jacques VALSERRES : l'Agriculture, suite. — **20 septembre, 1 octobre.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **21, 22 septembre.** SAINTE-BEUVE : *Sismondi. Fragments de son journal et correspondance*, suite. — **24.** Jacques VALSERRES : les Vendanges. — **26 septembre, 10 octobre.** BABINET : Bulletin scientifique. — **28, 29 septembre.** SAINTE BEUVE : *M. Boissonade. Ses articles de critique littéraire recueillis et publiés* par M. Colincamp. — **29.** Ernest CHESNEAU : le Château de Compiègne, suite. — **4 octobre.** Emile CHÉDIEU : *le Chancelier d'Aguesseau*, par M. F. Monnier. — **5.** SAINTE-BEUVE : *Œuvres de M. P. Lebrun, de l'Académie française.* — **12.** SAINTE-BEUVE : Gavarni.

France.

20, 27 septembre, 4, 11 octobre. Louis FIGUIER : Sciences. — **24.** E. CARO : M. Alfred de Vigny. — **3 octobre.** E. QUINSAC : *Histoire de l'île Bourbon*, par M. Georges Azémar. — **10.** Gustave MERLET : un Critique sous le premier empire. M. Boissonade.

Gazette de France.

16, 23, 25 septembre, 7 octobre. J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **18 septembre.** J. VERDIER : Érudition de M. Renan. — **20.** A. DE PONTMARTIN : *La Rochefoucauld, Œuvres inédites*, par M. Ed. de Barthélemy. — **26.** A. DE PONTMARTIN : *le Christianisme et le suffrage universel*, par M. de Renusson. — **4 octobre.** A. DE PONTMARTIN : le Comte Alfred de Vigny. — **11.** A. DE PONTMARTIN : les Poëtes.

Journal des débats.

16 septembre. CUVILLIER-FLEURY : *Souvenirs militaires de 1804 à 1814*, par M. le duc de Fézensac, suite. — **17.** Emile DESCHANEL : *Œuvres inédites de la Ro-*

chefoucauld, publiées par M. Edouard de Barthélemy. — **20**. PRÉVOST-PARADOL : *les Institutions politiques, judiciaires et administratives de l'Angleterre*, par M. Charles de Franqueville; — *Varia : Morale, politique, littérature*. — **23**. Henri BAUDRILLART : *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, publiés par M. Pierre Clément. — **26**, **27**. Eug. YUNG : *il Conte Camillo de Cavour*, par M. Nicomède Bianchi; — *Florence et Turin*, par Daniel Stern; — *M. de Cavour et la crise italienne*, par M. O. d'Haussonville. — **29 septembre, 7 octobre**. CUVILLIER-FLEURY : *les grands Ecrivains de la France*, publiés sous la direction de M. Ad. Régnier. — **2 octobre**. Philarète CHASLES : de quelques Ouvrages nouveaux et des signes du temps. — **3**. Fs BARRIÈRE : *le Parlement et la fronde; la Vie de Mathieu Molé*, etc., par M. de Barante, suite. — **4**. Louis RATISBONNE : Alfred de Vigny. — **6**. Charles CLÉMENT : Académie des beaux-arts. Séance publique annuelle. Eloge de M. Horace Vernet, par M. Beulé. — **8**. Edouard LABOULAYE : M. Berger de Xivrey. — **9**, **10**. SAINT-MARC GIRARDIN : *Histoire de France*, par M. Auguste Trognon. — **13**, **14**. PRÉVOST-PARADOL : douze Jours en Italie.

Journal des villes et campagnes.

22 septembre. L.-F. KUHN : N.-S. Jésus-Christ est-il plus grand comme homme que comme Dieu? — **26**. Victor PIERRE : *Histoire complète de la Pologne*, par M. C.-F. Chevé. — **6 octobre**. Louis MOLAND : *Œuvres de Mme de la Fayette*. — **12**. Mgr DUPANLOUP : Lettre au prince Augustin Galitzin sur l'union de l'Eglise russe avec l'Eglise catholique.

Moniteur.

16, **19**, **22 septembre**. Xavier AUBRYET : Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie, suite. — Ernest MENAULT : *Portraits des gens de guerre*, par M. le baron Ambert. — **23**. Aylic LANGLÉ : *Histoire des chevaliers de Saint Jean de Jérusalem*, par Elizé de Montagnac. — **27**, **30 septembre**, **3**, **6**, **15 octobre**. Léon MICHEL : Tunis. — **29 septembre**. Aylic LANGLÉ : Ouvrages anglais — **5 octobre**. Emile MONTÉGUT : Fantaisies esthétiques. Un pèlerinage édifiant. — **7**. Germond DE LAVIGNE : un Coin ignoré de l'Espagne. — **11**. Ernest MENAULT : *Relation de l'expédition de Chine en* 1860, par M. Pallu. — **14**. Henri LAVOIX : Revue littéraire.

Opinion nationale.

27 septembre, **11 octobre**. Victor MEUNIER : Sciences. — **30 septembre**. Antony MÉRAY : *les Evangiles*, par M. Gustave d'Eichtal. — **3 octobre**. Jules LEVALLOIS : Revue des livres.

Patrie.

20, **28 septembre**, **4**, **12 octobre**. A. DUPUIS : Revue d'horticulture. — **21**, **29 septembre**, **5 octobre**. Edouard FOURNIER : Semaine littéraire. — **21**, **28 septembre**, **5 octobre**. SAM : Semaine scientifique. — **23 septembre**. Capitaine P. SACHEZ : Etudes sur Madagascar. Ethnographie.

Presse.

16, **23**, **25**, **28 septembre**. Octave GIRAUD : le Mexique, suite. — **18**. Victor CHAUVIN : *Œuvres complètes* de M. H. Rigault. — **22**. Paul DE SAINT-VICTOR : Eugène Delacroix, suite. — **25**. Georges BELL : Homère. Leçons professées par M. A. Widal à la Faculté des lettres de Douai. — **1er octobre**. Paul DE SAINT-VICTOR : Eugène Delacroix, suite. — **5**. Charles DE MOUY : *Gœthe. Ses Mémoires et sa vie*, par M. Henri Richelot. — **10**. A. CHARGUERAUD : les Historiens de la presse périodique. — **12**. ODYSSE-BAROT : les Sciences sociales aux congrès de Gand et d'Edimbourg.

Siècle.

16 septembre. Anatole DE LA FORGE : *Solutions possibles de la question polonaise*, par M. Edouard Kurzweil. — **17 septembre**, **2 octobre**. Henri MARTIN : *Histoire de la révolution de février*, par M. Garnier-Pagès. — **17 septembre**. Hippolyte LUCAS : Revue bibliographique. — **20**. Emile DE LA BÉDOLLIÈRE : Alfred de Vigny. — **1er octobre**. Anatole DE LA FORGE : *la Pologne contemporaine*, par M. Ch. de Mazade. — **4**, **10**. Francisque DUCROS : deux Types. Edwige d'Anjou, reine de Pologne; Catherine II, impératrice de Russie, suite. — **6**. Charles PAYA : Célébrités américaines. — **15**. Anatole DE LA FORGE : Eugène Delacroix.

Union.

16 septembre, **10 octobre**. LAURENTIE : M. Renan et M. Larroque. — **22 septembre**. Alfred NETTEMENT : *Victor Hugo raconté par un témoin sa de vie*, suite. — **23**. Alphonse DE CIRCOURT : *Pierre Blain d'Esnambuc. Découverte, reconnaissance et déposition du cœur du roi Charles V*, par M. l'abbé Cochet. — **27 septembre**, **4 octobre**. G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **29 septembre**. Alfred NETTEMENT : Malines et Gand. — **6 octobre**. Alfred NETTEMENT : Lettre à M. Laurentie sur le nouveau programme d'histoire. — **7**. TIENGOU : *les Contempteurs de Molière*, par M. Victor Fournel. — **18**. Alfred NETTEMENT : *Biographies contemporaines*, par M. A. Boullée.

ce qu'il eut de bon, relègue au rang des calomnies les reproches dirigés contre son administration ou sa mémoire, et ne craint pas de l'appeler un grand homme. La tâche qu'eut à remplir le P. Gaillard, jésuite, qui prononça à Notre-Dame l'oraison funèbre de M. de Harlay, fut à coup sûr moins facile et moins commode : « La matière était « plus que délicate, dit Saint-Simon ; le célèbre jésuite prit son parti. « Il loua tout ce qui méritait de l'être, puis il tourna court sur la mo- « rale. Il fit un chef-d'œuvre d'éloquence et de piété (t. I, p. 291). » M. de Harlay n'en avait pas moins été un de ces prélats de 1682 qui eurent à défendre, et défendirent si mal contre Louis XIV, l'indépendance de l'Eglise catholique.

Les mémoires de l'abbé Legendre renferment un assez grand nombre de particularités curieuses, de détails qui, pour être de troisième ordre, présentent néanmoins un certain intérêt, et contribuent tantôt à réfuter Saint-Simon, tantôt à nous donner l'intelligence plus complète de la société religieuse et officielle, et même de la cour, au déclin du règne de Louis XIV et durant la première période du règne de Louis XV. A ce titre, ils peuvent et doivent être utilement consultés ; M. Roux a donc rendu service à la science historique en les publiant.

AMÉDÉE GADOURD.

170. **ŒUVRES COMPLÈTES** *de saint* JEAN CHRYSOSTOME, *traduites pour la première fois en français, sous la direction et avec la collaboration de* PRÊTRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE SAINT-DIZIER. — Tome Ier, — grand in-8° de IV-628 pages à deux colonnes plus 1 portrait (1863), chez Louis Guérin, à Bar-le-Duc, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 6 fr. 50 c. pour les souscripteurs. (L'ouvrage aura 10 ou 11 volumes.)

Nous ne sommes pas pour toutes les traductions, pour celle des *Sommes* de saint Thomas, par exemple, qui entreprend la tâche impossible d'expliquer *obscurum per obscurius*, à cause d'une terminologie usitée dans les écoles du moyen âge, transmise, avec son sens, aux écoles modernes, et qui n'a pas de correspondance en français. D'ailleurs, à quoi bon ? L'œuvre de saint Thomas ne s'adresse guère qu'au clergé, assez savant en latin, sans doute, pour la comprendre dans sa langue originale ; et si, parmi les hommes du monde, quelques-uns ont l'excellente idée d'étudier la philosophie gigantesque du saint docteur, ceux-là sont des érudits, des latinistes, qui, eux aussi, peuvent et veulent se passer du truchement plus ou moins infidèle d'une traduction. Mais il n'en est pas ainsi de ces œuvres du génie chrétien adressées, *dans leur temps*, à toute une population, et qui

continuent de s'adresser, en quelque sorte, à la chrétienté tout entière ; de ces œuvres vraiment *catholiques*, qui doivent avoir tous les hommes et tous les siècles pour auditoire, parce que rien d'elles, ni dans le fond, ni dans la forme, n'a vieilli, et que, toujours anciennes et toujours nouvelles, comme la vérité et la beauté divines qu'elles expliquent et qu'elles peignent, elles peuvent produire sur toutes les générations l'effet qu'elles ont obtenu sur les contemporains. — Or, parmi ces œuvres, nulles ne portent ce caractère d'universalité et de durée comme celles de saint Jean Chrysostome ; pas de génie à la fois plus ancien et plus moderne ; pas de parole qui, à travers quinze siècles de distance, ait moins perdu de son écho et de sa couleur, et qui puisse retentir à nos oreilles et dans nos chaires aussi actuelle et aussi vivante. — D'un autre côté, il ne s'agit plus ici du latin, déjà si peu su hors du clergé, du corps enseignant et d'une petite aristocratie d'hommes d'étude ; il s'agit du grec, que, dans le clergé même et dans le monde, à part de rares exceptions, on sait assez peut-être pour comprendre un texte au besoin, lire une page ou deux, mais non pour entreprendre la lecture d'œuvres dont la collection, dans l'édition bénédictine, ne remplit pas moins de huit volumes in-folio. Force est bien d'emprunter la clef de la traduction, si l'on veut entrer dans ces trésors de science et d'éloquence. Saint Jean Chrysostome, il est vrai, a déjà été traduit ; oui, mais en latin, c'est-à-dire dans une langue fermée elle-même à la plupart des chrétiens, même intelligents et cultivés, qui trouveraient tant de profit et de charme dans la lecture du grand orateur ; et, quant aux autres, traduction pour traduction, pourquoi préférerait-on la latine à la française ? Le latin est la langue de l'Eglise, nous le savons bien, et c'est en latin que nos orateurs sacrés ont coutume de citer les Pères grecs ; mais cet avantage est peu de chose, car nous parlons ici non d'une citation passagère, mais d'une étude et d'une lecture suivies et complètes. Or, pour cette lecture et cette étude, que nous voudrions étendre et faciliter, le latin lui-même sera un épouvantail et un obstacle, tandis que le français abaissera toutes les barrières et sera un attrait. Nous ne savons, du reste, si le français, — surtout le français du XVIIe siècle, avec sa marche large et périodique, — ne se modèle pas plus heureusement que le latin, trop sévère et trop concis, sur la phrase ondoyante et flottante parfois de saint Jean Chrysostome, et si, par conséquent, le saint docteur, condamné à dépouiller son ample robe asiatique, à la ceinture lâche parfois et dénouée, ne trouve pas

dans le costume français le vêtement le plus approprié à son allure, au mouvement de sa pensée et de son génie.

Ce serait peu de ne pas condamner en elle-même la pensée des éditeurs qui veulent nous donner, pour la première fois, la traduction française des œuvres complètes de saint Jean Chrysostome : ils ont droit encore à des encouragements, à des éloges, si l'exécution répond à la grandeur de l'entreprise. Dix ou onze gros volumes, quel labeur! et, après saint Jean Chrysostome, ils nous promettent, si nous accueillons bien celui-ci, saint Basile, Théodoret et les autres Pères! Décidément, la race bénédictine est immortelle en France. Nos bénédictins traducteurs habitent une petite ville de Champagne, Saint-Dizier; ils ont pour couvent un collége à la fois ecclésiastique et laïque, où, sans autres liens religieux que ceux de la foi et de la charité chrétiennes, ils consacrent leur vie à l'éducation et à l'étude. De là sont sorties déjà une édition excellente de Bossuet et une réimpression complétée de la *Vie des saints* du P. Giry. C'est à M. l'abbé Paul Guérin, frère du libraire-éditeur et professeur de philosophie à l'Immaculée-Conception, qu'on doit la réimpression du P. Giry; c'est à M. Jeannin, professeur de rhétorique dans le même collége, que nous devrons principalement la traduction de saint Jean Chrysostome. M. Jeannin a vécu de longues années dans la familiarité du grand docteur, et a traduit à lui seul la plus grande partie de ses œuvres. Il a confié la traduction du reste à quelques-uns de ses collègues de l'Immaculée-Conception, ou même à quelques hellénistes étrangers au collége de Saint-Dizier; mais comme il a imposé à ses collaborateurs son plan et ses idées, comme il a revu et retouché tout leur travail, nous pouvons nous promettre une œuvre qui aura, en francais, la même unité qu'elle a dans le grec. — Du reste, il est facile d'en juger dès aujourd'hui.

Voici le premier volume. C'est l'in-4° d'autrefois. Papier, impression, correction, tout, quant à l'exécution matérielle, en est parfait. N'oublions pas un beau portrait de saint Jean Chrysostome, admirablement gravé d'après Champagne, portrait non authentique, sans doute, mais traditionnel, et offrant désormais un type consacré. Suit l'histoire du saint docteur par M. l'abbé Martin d'Agde, que l'éditeur a obtenu de mettre en tête de l'ouvrage, comme sa naturelle et nécessaire introduction; une des œuvres les plus remarquables de ces dernières années, que nous ne pouvons que saluer en passant, pour ne pas répéter les éloges si légitimes que nous lui avons accordés au temps de

sa première publication (t. XXVI, p. 285); beau et riche présent fait ici aux acquéreurs du saint Jean Chrysostome, qui ne pourraient se la procurer séparément qu'à un prix deux ou trois fois supérieur. Cette histoire, ainsi mise en introduction, a décidé de l'ordre dans lequel seraient rangés les ouvrages du saint docteur : c'est l'ordre chronologique, c'est-à-dire l'ordre dans lequel ils ont été composés. Rien de facile, par conséquent, pour le lecteur, comme de recourir, avant chaque écrit, à l'endroit de l'histoire où il en est traité, pour en voir l'occasion, le sujet et le ton, et aussi pour en prendre un avant-goût dans les larges fragments que M. l'abbé Martin d'Agde a mêlés à ses récits. D'ailleurs, une analyse raisonnée, mise en tête de chaque écrit, achève d'en donner une première notion et d'en préparer la lecture.

On conçoit que les trois gros volumes dont se compose l'histoire de M. l'abbé Martin ont dû remplir assez ce premier tome des œuvres de saint Jean Chrysostome, pour qu'il ne restât plus une large place à la traduction. Toutefois, l'éditeur, et pour montrer la vaste capacité de ses volumes, et pour donner, dès ce début, un spécimen complet de ce que sera tout l'ouvrage, a réservé cent pages à peu près, où il a pu faire entrer les deux *Lettres à Théodore* et les six livres *du Sacerdoce*. Nous n'avons à analyser ici ni cet admirable traité, le plus célèbre et le plus lu peut-être des écrits de saint Jean Chrysostome, à coup sûr un chef-d'œuvre que lui-même n'a jamais surpassé, ni même les deux lettres moins connues à cet ami qui fut Théodore de Mopsueste, de triste mémoire dans l'Eglise. Sur ce point comme sur le reste M. l'abbé Martin a tout appris ou apprendra tout au lecteur. Lettres et traité ont eu pour traducteur M. Jeannin lui-même, qui a voulu, dès ce premier volume, nous révéler sa manière. Cette manière est excellente, et on l'apprécie plus sûrement encore en la comparant à celle de M. l'abbé Martin, excellente aussi, mais un peu différente, dans la traduction des morceaux mêlés à son histoire. M. Louis Veuillot, un bon juge de toutes les ressources de notre langue, a dit des traductions de M. l'abbé Martin : « Il ne me semble pas que l'on puisse obtenir du français « une couleur plus brillante et une plus impétueuse énergie. » C'est vrai ; mais il est vrai aussi que, sans pouvoir obtenir ni plus de couleur, ni plus d'élan, on peut arriver à une exactitude plus rigoureusement textuelle. Sans doute, M. l'abbé Martin ne suit pas le système de l'abbé Guillon, qui s'attachait à l'esprit et non à la lettre de son auteur, et se croyait permis, au nom du bon goût, de lui infliger

des suppressions, et ce qu'il appelait des embellissements ! Mais, pour l'objet qu'il se proposait dans son histoire, il lui suffisait de rendre la pensée du saint, avec ses images et ses tours, sa couleur et son mouvement, tandis qu'une traduction *ex professo* doit rendre encore les moindres nuances du style, et jusqu'à l'allure de chaque phrase. Or, de la comparaison entre M. Jeannin et M. l'abbé Martin, et avec le texte grec, il résulte que M. Jeannin a voulu nous donner une traduction aussi rigoureusement littérale que le comportait la différence entre le génie de la langue grecque et celui de la langue française, et qu'il y est arrivé aussi heureusement que possible. Quoiqu'il ait tout pris de son auteur, sa marche n'est ni lourde ni gênée ; dans les plus longues périodes, elle se déroule sans heurt ni cascade ; dans ses plus étroites littéralités, elle garde encore de la majesté et de l'élégance. Répétons-le, faire mieux serait difficile, faire autrement, ce serait renoncer à la méthode de traduction qui a prévalu de nos jours, ce serait surtout se priver des deux avantages que M. Jeannin a eus constamment en vue : *suppléer* à la fois et *initier* au texte original. — Terminons par ces paroles de l'éditeur, auxquelles nous nous associons pleinement : « Ainsi traduit, ainsi « édité, saint Jean Chrysostome sera, comme théologien, comme « polémiste, comme commentateur de l'Ecriture sainte, comme « orateur, comme auteur ascétique, un des livres les plus utiles aux « ecclésiastiques pour leurs conférences, pour leurs lectures spiri- « tuelles et leurs sermons, un des meilleurs qu'ils puissent prêter, « répandre autour d'eux, pour combattre les séductions de la litté- « rature légère, mondaine, impie, par les charmes puissants de l'é- « loquence chrétienne. Je serais trop exclusif, je serais injuste envers « saint Jean Chrysostome, si je ne l'offrais qu'aux ecclésiastiques : « il a droit à une place d'honneur dans la bibliothèque des chrétiens, « des gens lettrés, de ceux surtout qui se font gloire de ces deux « qualités (p. IV). »

U. MAYNARD.

171. **LES PÈRES DU DÉSERT,** par Mme la comtesse Ida DE HAHN-HAHN; *ouvrage traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur,* par Mme VAN DER HAEGHEN-RUSSINGER et M. Th. VAN DER HAEGHEN, directeur de la *Vérité historique.* — 1 volume in-8° de VIII-560 pages (1860), chez H. Casterman, à Tournai, et chez P. Lethielleux, à Paris; — prix : 4 fr. 50 c.

C'est l'immortel honneur de l'Eglise naissante que ses annales nous offrent, après la merveilleuse histoire du Seigneur Jésus et de ses apôtres, l'histoire non moins admirable des luttes les plus intrépides

chez les martyrs, des plus hautes vertus chez les Pères du désert. Les uns comme les autres continuent la vie souffrante du Sauveur, les martyrs dans les amphithéâtres, sur les bûchers, sur les échafauds; les Pères du désert dans leurs cellules silencieuses, où, à côté des consolations victorieuses de la foi, n'ont jamais manqué pourtant ni les afflictions, ni les combats, ni les sacrifices, ni les douleurs. Raconter à nos générations amollies, que l'idée seule de pénitence fait trembler, la vie de ces modèles de la mortification chrétienne, les *réhabiliter*, les faire aimer, c'était une tâche délicate; mais les difficultés mêmes de l'entreprise avaient de quoi tenter l'âme ardente de Mme Ida Hahn-Hahn. A la suite de saint Jean Climaque, du P. Rosweyd, du P. Ange Marin, de Fleury, de Dœllinger, de Rorhbacher, d'Alzog, de Mœhler, de Zingerlé et de bien d'autres encore, elle a évoqué ces grandes figures des premiers âges chrétiens, et elle a si habilement uni dans la trame de ses récits la poésie de la forme à l'austère vérité du fond, que son livre séduira jusqu'aux plus indifférents à l'égard des hommes et des choses de la religion. — Dans une introduction qui n'occupe pas moins de 85 pages, elle commence par esquisser à grands traits l'état moral de la société au IVe siècle : elle nous montre le christianisme au moment où il prend possession du monde par l'enseignement de ce qui peut seul rendre heureux, par la science, par la civilisation des hommes, par les œuvres de la charité; puis, après un chapitre rapide et substantiel sur le culte catholique, vient une savante étude sur les divers genres de pénitences; enfin, nous avons une vive et saisissante description des diverses contrées occupées par les solitaires. Le cadre du récit ainsi tracé, il faut y faire entrer ceux qui doivent lui apporter la vie. Et quels hommes, et quelle histoire que celle des Paul l'Ermite, des Hilarion, des Pacôme, des Arsène, des Moïse, des Siméon Stylite! Quelles instructions touchantes aussi dans la vie d'une sainte Macrine, d'une sainte Pélagie, d'une sainte Paule et des deux saintes Mélanie!

Ce livre a, selon nous, un mérite devenu trop rare : il ne vise point à l'effet, et, par là même, il en produit beaucoup. Le style est d'une limpidité charmante, et l'on s'étonne, non sans raison, de voir l'écrivain s'élever cependant jusqu'aux plus hauts sommets du mysticisme catholique. Heureux ceux à qui il est donné de parler de cette sorte des ascensions de l'âme et des opérations merveilleuses que la charité parfaite accomplit en elle!

L'œuvre de Mme Ida de Hahn-Hahn, telle qu'elle nous arrive au-

ajoutons que, de son côté, il a épousé une femme qu'il sait être mariée à un autre homme, et à laquelle il remet ce fait en mémoire quand il la voit tentée de l'oublier.

Le major n'est pas, assurément, ce que Nodier appelait un *type*, c'est-à-dire une création originale : il a les traits du *Méchant* de Gresset, du *Méphistophélès* de Gœthe, du *Lugarto* de Sue, de l'*Yago* de Shakespeare, du *Bertrand* de Scribe; mais il n'en est point non plus une copie; il en est, au contraire, une imitation heureuse, où l'on reconnaît tout à la fois la pensée primitive et le nouveau parti qu'on en a tiré. Le major Granville Warney nous paraît surtout vrai par son imperturbable sang-froid au milieu des périls et des insultes, par la mesure qu'il garde dans ses convoitises, et par le dédain suprême qu'il a pour les vices subalternes dont il se sert. C'est par là que s'explique l'ascendant qu'il exerce sur eux; ils comprennent parfaitement que celui qui les méprise voit juste, et qu'il est pour eux un homme supérieur; le monde des pervers a son aristocratie.

Peut-être est-ce une faute à l'auteur de n'avoir pas opposé à ce major, si bien entouré et si bien servi dans ses coupables desseins, un homme de bien à qui la seule vertu eût suffi pour vaincre son rival. Un duel semblable aurait eu son intérêt et sa moralité. L'intérêt est faible là où les deux forces qui luttent entre elles sont inégales; la moralité est menteuse quand elle suppose qu'un méchant peut seul punir un autre méchant, et qu'il est permis, par conséquent, aux honnêtes gens de se refuser à cette partie de leurs devoirs. — L'auteur n'ayant pas donné à son habile scélérat un adversaire digne de lui, le triomphe de son héros est trop prévu; de là, peu de doutes sur l'issue du drame; de là, moins de curiosité chez le lecteur. Le major seul a une physionomie vivement accusée; les autres figures sont pâles et insignifiantes auprès de la sienne; le capitaine Walsingham s'abandonne à son sort avec une résignation qui, dans un homme de guerre, étonne et fait mal; sa femme, lady Claribel, n'ose pas même ouvertement souffrir toutes ses souffrances, comme eût dit l'auteur d'*Ourika;* quant à lady Granville, son mari a toute raison de lui dire : « Mêlez-vous d'être belle, vous n'êtes pas faite pour autre « chose. » Le jeune homme, victime du complot, qui soupçonne vaguement le crime qui lui a ôté sa mère, sa fortune, sa position sociale et sa fiancée, ne dit et ne fait absolument rien de ce qui pourrait éclaircir ses doutes et changer sa position; il attend, modeste vicaire d'une petite paroisse, ce que le hasard et miss Braddon veulent bien

faire pour lui et pour Blanche, la future châtelaine de son manoir de Lislewood ; ils n'apparaissent tous les deux qu'au dernier moment, sans être ni souhaités ni attendus, et sans qu'on se réjouisse beaucoup de les voir obtenir un bonheur auquel ils n'ont pas travaillé.

Un moment, miss Braddon semble avoir eu la pensée de donner pour héroïne à son roman une miss Olivia, qu'elle a réduite ensuite au rôle de personnage épisodique. Nous regrettons qu'elle n'ait pas fait démasquer et châtier le tartufe à épaulettes par cette hardie jeune fille, qui eût ainsi mérité d'épouser le héros sauvé par elle.

Ce roman a un incontestable mérite, qui lui donnera beaucoup de lecteurs, et surtout beaucoup de lectrices. Au point de vue dramatique, il est bien composé et bien conduit ; le cours des événements y est rapide ; la puissance qui les a fait naître ne cesse jamais de les diriger et de les mener au but ; le sentiment y est vrai, parfois éloquent et toujours décent. Qu'il soit chargé de trop longs détails d'ameublements, de toilette et de repas, nous ne pouvons le nier : l'excuse de l'auteur est dans la nécessité où est un romancier anglais de chercher d'abord à plaire aux Anglais. Nous pourrions aussi reprocher au traducteur d'enrichir notre langue de locutions britanniques qui ne sont point encore admises parmi nous.

Comme il n'est pas défendu aux romanciers d'instruire en amusant, miss Braddon s'est étudiée à prouver que s'il est triste pour une fille noble d'épouser un bourgeois, pour une fille spirituelle d'épouser un sot, pour une fille gaie d'épouser un géomètre, il est mille fois plus triste pour une fille de cœur d'épouser un homme sans cœur, et que la plus effrayante des unions conjugales est celle de l'honnêteté et du vice. Sa miss Olivia a voulu à tout prix un grand nom, une grande position, une grande fortune : elle a eu, en effet, ces trois grandes choses, mais elle les a payées de son bonheur. La leçon a, aujourd'hui, le mérite de l'actualité. ANOT DE MAIZIÈRE.

224. **LE MAGNÉTISME**, *le spiritisme et la possession, Entretiens sur les esprits, entre un théologien, un avocat, un philosophe et un médecin*, par le P. Xavier PAILLOUX, de la Compagnie de Jésus. — 1 volume in-12 de XVI-460 pages (1863), chez Jacques Lecoffre ; — prix : 3 fr.

Les adversaires de la magie moderne se suivent et ne se ressemblent pas. Le P. Pailloux est entré en lice, après beaucoup d'autres, mais pour livrer un combat *sui generis* et qui révèle un énergique et habile lutteur. Cette fois, la magie contemporaine est attaquée sur toute la

ligne, et heureusement vaincue : magnétisme, spiritisme et possession, c'est la trilogie de l'auteur, il l'a trouvée dans l'histoire même de Satan. Quels motifs l'animent? Deux principaux : il veut attirer l'attention d'un très-grand nombre de lecteurs sur des phénomènes fort innocents en apparence, sur de simples jeux de salon qui prennent les proportions d'une épidémie, au grand dommage de la morale chrétienne et du dogme catholique; il veut aussi montrer, par des preuves intrinsèques tirées de la nature même des éléments d'action, que les causes naturelles ne peuvent produire les faits prodigieux qu'on leur attribue. C'est là certainement un point de vue nouveau. Mais pour accomplir fidèlement cette tâche, l'auteur devait être à la fois théologien éclairé, penseur sagace et expérimentateur avisé; en d'autres termes, il devait avoir en sa faveur des faits incontestables, les placer sous le rayon de la foi, et, à cette lumière, les fouiller dans leurs profondeurs avec le scalpel du philosophe.

Les faits, il les a triés avec intelligence dans les livres où ils s'accumulent chaque jour, et, pour la plupart, il les a demandés de préférence aux investigations consciencieuses et sûres de MM. de Mirville et Gougenot Des Mousseaux. Les raisons, il les a tirées des profondeurs de la métaphysique et des doctrines religieuses, il les a marquées d'un cachet d'orthodoxie des plus authentiques. Tel est le fond : voici la forme. — Le P. Pailloux, voulant adoucir autant que possible les aspérités du sujet, craignant de dogmatiser trop sévèrement pour le plus grand nombre, et ne pouvant, sans manquer à ses devoirs, être jovial et léger, a préféré au monologue le laisser-aller des causeries, où peuvent abonder la repartie spirituelle, la saillie et la couleur. Dès lors, il a cherché non des compères, mais des personnages sérieux, à qui le dé de la conversation pût échoir utilement tour à tour, et il a ainsi distribué les rôles : au médecin, la défense des théories médicales d'hallucination avec lesquelles MM. Figuier, Bertrand, Calmeil, Maury et tant d'autres essaient de faire admettre dans le monde de la science les faits de magie; à l'avocat, le soin de mettre sa parole impartiale au service des incidents divers de la discussion ; au philosophe, la rude mission d'expliquer rationnellement, par le jeu des lois de la nature, les faits extra-naturels qui font tant de bruit. Tous trois sont chrétiens ou se flattent de l'être, mais tous trois sont imbus des préjugés qu'on respire avec l'air ambiant. Cette scène improvisée est une sorte de miroir où se reflète, trait pour trait et avec ses plus vives allures, une société demi-chrétienne et demi-

mondaine qui recouvre de tant d'erreurs un fonds incontestable de religion sincère. Naturellement, la présidence est acquise au théologien, vers qui convergent, comme au triple foyer de l'expérience, de la raison et de la foi, toutes les lumières qui jaillissent de ces entretiens, où le piquant de l'imprévu se mêle à la puissance solide des idées.

Le théologien, avons-nous besoin de le dire? c'est l'auteur. Tout en laissant aux opinions diverses une grande liberté de manifestation, il ne permet pas qu'elles s'égarent en vains tournois de paroles et en digressions inutiles ; sans pédantisme, il les discipline et les maintient avec souplesse dans le cadre un peu mobile, mais non fantastique, où elles doivent s'agiter. Aussi, quel ordre et quelles clartés de plus en plus lumineuses dans la distribution des matières! En dix-sept séances, le sujet est creusé au vif, et il en sort des filons d'un or pur, merveilleux à voir. Les phénomènes spirites sont examinés d'abord ; on prouve avec une dialectique invincible qu'ils ne peuvent s'expliquer par l'action des forces inconnues de la nature, et que le magnétisme ne saurait communiquer aux tables l'intelligence. Le magnétisme est ensuite, par une transition logique, pris lui-même à partie. On le fait comparaître devant le bon sens et les savants, et, après avoir rationnellement démontré qu'un esprit mauvais peut seul animer les tables, on établit non moins clairement que ce même esprit *anime* le somnambulisme magnétique. Mais le fluide! dit un interlocuteur ; ah! voilà le grand mot du jour : ode et fluide odique, dieu fluidique, esprit-matière! Affreuse invention! réplique le théologien, car elle est une des formes les plus effrontées du panthéisme, dont elle renferme toutes les contradictions ; et aussitôt il fait justice en ces termes du protée fluide : « Ce fluide est dieu, car il est partout et infini ; il « n'est pas Dieu, car, ombre ténébreuse du Dieu véritable, la religion « le repousse. Il est ange, car en lui resplendit tout l'éclat dont sont « investies les célestes intelligences ; il est démon, car il se fait le « complaisant de toutes les volontés et de tous les vices. Il est âme, « car il en a les facultés, le langage et les habitudes ; il est corps, car « il s'échappe de la matière organisée comme souffle, vapeur, exhalaison ; il est notre âme, car ses pensées nous animent et nos or- « ganes lui prêtent un docile concours ; il est notre corps, dont il « représente au moins le dédoublement fluidique ; il est tout âme et « tout corps, et le vivant résumé de l'univers ; il est tout ; cherchez « ce qu'il n'est pas ; il n'est rien, l'impossible chimère peut-elle

« exister (p. 170)? » Cette page concise et brillante donne une idée du mouvement et de la vie des débats qui souvent animent ce volume.

Ainsi, le spiritisme et le magnétisme sont marqués d'un caractère satanique. C'est ce que revèle encore le spiritisme doctrinal, quand on l'interroge dans les livres fatidiques où il rend ses oracles. Vainement le naturalisme oppose un mot sonore, hallucination : ce mot n'explique rien; pour cacher des prodiges rationnels, il suppose des prodiges absurdes. Donc le démon est l'âme de la magie, et les faux raisonnements avec lesquels on essaie de battre en brèche cette vérité s'écroulent sous l'implacable raison du théologien philosophe. — Mais pourquoi ce déchaînement des forces de l'enfer? Parce que l'histoire de Satan a commencé au berceau du monde et ne finira que dans ses ruines; parce qu'après avoir gouverné en despote les sociétés païennes, il a cherché, dans tous les siècles chrétiens, à ressaisir quelques tronçons de son sceptre brisé; parce que, aux époques où la foi s'affaisse, où l'orgueil et la volupté règnent, il a plus d'audace. N'est-il pas d'ailleurs, sans le savoir, l'agent des desseins providentiels? Son action, quand elle est, comme de nos jours, visible et *tangible*, est un avertissement supérieur pour les indifférents et un stimulant pour les faibles. C'est à ce point de vue que le théologien nous fait voir l'esprit infernal à Loudun, sur le tombeau du diacre Pâris et dans les oracles du paganisme.

Arrivé au terme de cet examen, où la magie, dans ses doctrines anciennes et modernes, a été vue sous toutes ses faces au grand jour de la science, du bon sens et de la foi chrétienne, le président résume, dans une dernière séance, avant de congédier ses amis, tout l'ensemble des discussions et les résultats qu'elles ont donnés. C'est un compendium nerveux, clair et précis du livre; les grâces et les fantaisies de la causerie ont disparu; il reste l'enchaînement didactique des idées; tous les rayons épars dans seize entretiens se réunissent au foyer d'un dernier chapitre, et illuminent dans ses plus intimes profondeurs la thèse du P. Pailloux.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'on ne puisse répéter ici, comme à peu près toujours: *Quandoque bonus dormitat Homerus*. La métaphysique, en ce qui touche aux tables tournantes et ailleurs encore, est parfois trop abstraite. C'est de temps en temps un peu lourd, un peu allemand; il faut, pour tout saisir, une force d'attention que notre société moderne, affolée de romans et de théâtre, possède peu. L'espri

français a le don d'éclairer les choses abstruses; nous regrettons qu'il ait été, à certains moments, sur les lèvres du théologien, trop économe de ses dons. Assurément, nous savons que chaque chose a sa lucidité relative, et qu'on doit fouiller le sol pour y trouver des trésors sous une surface rugueuse; mais nous savons également que nos métaphysiciens d'élite, témoin Bossuet, Malebranche, Fénelon, ont su donner à la philosophie une sorte de transparence. Cette observation, du reste, n'a trait qu'à certaines pages de ce remarquable volume : beaucoup ont de l'élan, du coloris et une verve originale. — Quant aux détails de la discussion, nous pourrions réserver ici et là les droits de la critique; mais nous préférons nous abstenir. Des imperfections légères n'ôtent rien au grand intérêt de cet ouvrage et à l'excellente influence qu'il doit exercer. Nous en recommandons très-vivement la lecture à tous : à ceux qui ne voient la magie moderne qu'à travers leurs préjugés de rationalistes ou de sceptiques, comme aux chrétiens imprudents et coupables qui jouent encore avec l'esprit mauvais caché dans les médiums et dans les somnambules, comme enfin aux adversaires malavisés des superstitions contemporaines, aux polémistes chrétiens qui ont peur du siècle, et lui empruntent des armes qui compromettent la religion et les blessent eux-mêmes. GEORGES GANDY.

225. **NOUVEAU MANUEL** *de piété, à l'usage de la jeune pensionnaire,* par UNE RELIGIEUSE DE LA NATIVITÉ, auteur du *Livre des jeunes filles* et des *Méditations des jeunes personnes.* — 1 volume in-18 de 280 pages (1863), chez Girard et Josserand, à Lyon et à Paris; — prix : 1 fr.

Comme le titre l'indique, il s'agit ici d'un livre de prières et d'exercices de piété spécialement destiné aux jeunes personnes. On a eu soin de n'y rien mettre qui ne fût en rapport avec leur âge, leur intelligence, leurs devoirs et leurs besoins. Du reste, rien de précisément nouveau dans ce manuel, qui se distingue uniquement par le choix des prières dont il se compose. On devra remarquer, en particulier, que l'auteur a adopté, de préférence aux formules de prières qui excitent l'imagination, celles qui sont plus propres à toucher le cœur et à inspirer des résolutions pratiques. Enfin, n'oublions pas d'ajouter que cet opuscule a été revêtu de l'approbation épiscopale, et vivement recommandé comme fort capable d'entretenir le goût de la piété chez les jeunes personnes.

donner à cette exposition familière des principes de la doctrine catholique sur les indulgences, exposition parfaitement à la portée des intelligences les moins cultivées, par sa simplicité et sa clarté. Rien de ce qu'il faut savoir pour la pratique n'y est omis. Nous en disons autant de ce qui se rapporte aux indulgences appliquées aux quatre scapulaires et autres objets de piété. Outre que l'auteur a puisé aux meilleures sources, il a obtenu une approbation formelle de la S. congrégation des indulgences, qui déclare que le présent opuscule concorde avec les décrets et documents authentiques, et en autorise l'impression.

Ces trois ouvrages méritent donc une égale confiance; nous les recommandons vivement à l'attention et à la piété des ecclésiastiques et des simples fidèles. A. MARCHAL.

238. SATIRES, par M. Louis VEUILLOT; — 3[e] *édition, revue et augmentée.* — 1 volume in-12 de xx-xxiv-384 pages (1863), chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris; — prix : 3 fr. 50 c.

L'apparition d'un volume de vers signé Louis Veuillot n'a dû surprendre personne. Déjà, dans *Çà et là*, M. Veuillot s'était révélé poëte par plusieurs pièces, dont il a transporté ici toutes celles qui avaient un caractère satirique. Quelques autres, et des meilleures, comme le *Charivari*, l'*Art poétique*, etc., avaient également passé une première fois sous les yeux des lecteurs de l'*Ami des livres* ou de la *Revue du monde catholique*. Que toutes ces pièces, renforcées de plusieurs autres pour former un recueil de grosseur raisonnable, prissent le nom uniforme de *satires*, voilà ce qui a dû moins surprendre encore; car, si M. Louis Veuillot, poëte comme prosateur, a un talent aussi souple, aussi varié que fort, s'il sait prendre tous les tons et parler tous les langages, néanmoins, par tempérament et par éducation, par goût et par habitude de journaliste militant, il incline au plus militant de nos genres littéraires, et la note satirique est toujours la dominante dans tous ses écrits. Et, toutefois, ce titre de *Satires* ne dit pas bien nettement tout le contenu du volume, — et ainsi en est-il, pour le dire en passant, de plusieurs des titres particuliers qu'on y rencontre, étiquettes assez mal collées au sac. Nous trouvons à la fin du volume cent pages de traductions ou d'imitations en vers des livres prophétiques, intitulées : *les Filles de Babylone*. Sans doute, les prophètes ont été les plus grands satiriques comme les plus grands poëtes du monde, et leurs oracles

contre les peuples et les rois de leur temps peuvent être considérés comme des satires immortelles contre les rois et les peuples de tous les âges qui marchent dans de semblables voies. Babylone n'est plus dans Babylone; elle est toute où sont les nations coupables et réprouvées. Il y avait donc là de quoi attirer la verve satirique de M. Veuillot. Néanmoins, peut-on bien appeler cela *Satires?* Quoi qu'il en soit, il y a dans ces pages poétiques une noble lutte avec les divines beautés des saintes Ecritures. M. Louis Veuillot trouve avec raison que Bossuet seul, avec sa prose libre et noble, forte et naïve, a bien fait passer dans notre langue l'Ecriture sainte, et que la plupart de nos poëtes, même Racine, l'ont tournée trop à la *française*, c'est-à-dire noyée dans les élégances et les périphrases. A-t-il mieux réussi? On doit chez lui louer l'effort, de très-heureux effets de style et de rhythme; mais nous ne croyons pas que beaucoup de lecteurs se sentent attirés de ce côté du volume; la plupart se laisseront retenir dans la première partie, où M. Louis Veuillot est plus lui-même, où d'ailleurs l'on goûte ce plaisir si humain et si français de voir dauber d'une main si vigoureuse le tiers et le quart de sa connaissance.

Voilà donc M. Louis Veuillot de prosateur passé poëte, sans cesser, bien entendu, d'être prosateur; bien plus, sa réputation incontestée de prosateur datera de là, car tous ses Pradons et tous ses Cotins ne manqueront pas,—ils l'ont déjà fait,—de louer sa prose au détriment de ses vers, croyant par là se montrer généreux et désintéressés, et, par ces éloges, se débarrasser du trait qui les mord. Discuté si longtemps, M. Louis Veuillot est aujourd'hui unanimement reconnu comme le vrai maître de la prose, dans le journal au moins, sinon dans le livre, et c'est à ses vers qu'il le doit : lui en voilà déjà un assez bon profit. Il faut bien qu'il s'attende à être discuté comme poëte. D'abord, peut-on être à la fois bon ouvrier en prose et en vers? Il y a, sur ce point, un préjugé défavorable dans notre langue. Puis, M. Louis Veuillot a-t-il vraiment vocation poétique? Ce n'est toujours pas « en naissant » que la muse l'a sacré poëte, car notre nouveau métromane peut dire, lui aussi :

Et j'avais cinquante ans quand cela m'arriva!

A toutes ces questions, il n'y a qu'une réponse à faire : Prenez et lisez! Lisez sans prévention, et, s'il se peut, sans rancune, et dites si vous connaissez, dans notre meilleur âge poétique, un recueil renfermant un plus grand nombre de beaux vers, et, parmi nos contemporains,

un recueil déparé par moins de taches. Pas de poésie plus française, dans tous les sens du mot. Ici, M. Louis Veuillot a sa théorie, car lui non plus n'a pas manqué d'écrire sa *préface de Cromwell*, programme, naturellement, et justification de son œuvre. — Son œuvre, ce sont des vers, ce sont des satires. En vers, il veut avant tout le bon sens, quoiqu'il déteste les *Ponsardins*. Quant au droit de satire, il se trouve en disposition d'accueillir légèrement les reproches qu'il attend à ce sujet, soit des intéressés, soit de quelques autres personnes (p. XII). C'est pour lui un droit de représailles; c'est bien plus, c'est un droit confondu avec le devoir de fustiger les ennemis de tout ce qu'il aime et adore. La satire, en effet, maniée par la foi, c'est le fouet qui châtie et qui chasse les profanateurs du temple. Aussi ne les ménagera-t-il pas; il les nommera par le nom glorieux qu'ils se sont fait; il appellera un chat un chat, et Delord un bouffon. Ici, il y aura contre l'auteur clameurs de haro, non-seulement de la part des victimes, mais de la part aussi de ces très-bons chrétiens qui ignorent que souvent la modération est un métier de dupe, ou qui s'en servent comme d'une arme contre leurs frères. On sait sur ce point toute notre pensée. En faisant écho à Boileau, le XVII[e] siècle s'est débarrassé du faux et du laid en littérature; en faisant écho à un Boileau plus brutal, comme il conviendrait à notre âge sans politesse et sans vergogne, on se débarrasserait du faux et du laid en religion et en morale.

Ce que M. Louis Veuillot a très-bien dit en prose, il le répète en vers excellents. Dans la pièce intitulée *un Satirique*, trop sévère pour l'honnête poëte qui en est le sujet, il donne la poétique du genre : il décrit les droits étendus de la satire; il la veut franche et gaie; il se la peint

. . . . sous les traits d'une femme
De trente à quarante ans, avec une œil de flamme,
Un corps robuste et sain, des cheveux abondants,
Le pied leste, la main fine, et toutes ses dents;
Correcte en ses habits comme en ses mœurs, peignée,
Mais non point ficelée, encor moins renfrognée,
Plutôt de belle humeur en ses fermes propos.
Volontiers gens de bien ont la bile en repos :
Ils veulent châtier le sot et l'incapable,
Non l'étrangler : le sot n'est pas toujours coupable!
Et la Satire cache aux plis de ses jupons
Le fouet qui ne sert que contre les fripons (p. 120).

Par ce dernier vers on voit les licences que M. Louis Veuillot prend

de temps en temps avec la mesure; ainsi fait-il quelquefois avec la rime. Là-dessus encore il a sa théorie un peu trop libérale, dans les morceaux intitulés : *de la Rime riche* (p. 71), et *Conseils à un poëte de chambre* (p. 99). Mais ce qu'il accorde trop généreusement aux autres, il se le refuse presque toujours à lui-même : un peu de prosaïsme et de faiblesse de temps en temps ; un peu d'inexpérience indiquant son entrée trop récente dans un métier où il n'est pas loin, toutefois, d'être maître ; mais, en général, versification classique ; alexandrin plein de liberté et de souplesse, petits vers maniés avec une dextérité de jongleur et pliés à tous les rhythmes ; cadence mâle et forte, et aussi, au besoin, molle et harmonieuse ; langue personnelle, et pourtant venue du vrai terroir français, mêlant aux meilleurs archaïsmes des bons âges les néologismes de nos jours, et ainsi prenant dans le passé ses titres de noblesse sans renoncer à être de son temps ; et, pour tout dire d'un mot, langue, versification, poésie, réalisant ce vers qui pourrait servir d'épigraphe au volume :

Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français (p. 75).

De quoi qu'il parle, M. Louis Veuillot est toujours de bonne humeur, ce qui prouve qu'il n'est pas si ogre, si croquemitaine que l'a voulu faire la caricature. De lui plus que de Beaumarchais on doit dire : « Cet « homme n'est point méchant, il est trop gai. » Il est aussi, quand il faut, plein de cœur, plein surtout du sentiment de la nature, qu'il a décrite en trois ou quatre endroits avec une imagination si fraîche et si sobre, avec un amour si senti et si contenu (pp. 31, 37, 48, etc.).

Dans ce recueil, il y a les grandes pièces, pleines de souffle et de verve ; mais il y a aussi de charmantes fantaisies, de petits joyaux richement ciselés, comme épigrammes à pointe fine, comme sonnets à chute plus admirable que celle du sonnet d'Oronte. Tout cela détend et égaye l'attention ; c'est, dans ce festin solide, le coup du milieu qui aiguise l'appétit. Et on revient alors aux grandes pièces où se trouve le fond de la pensée du poëte, où il a jeté toutes ses pensées et toutes ses indignations. La première, par exemple, qui pourrait être appelée *la Vocation*, où M. Louis Veuillot indique son sujet et en donne le ton :

Le travers insolent, le mensonge endémique,
Le vice redoutable et cependant comique,
Le multiple tyran, vampire du pays,
Plus fat que Turcaret, plus vénal que Laïs,
Objet plus qu'eux encor de haine et de caresse,
Le voilà mon sujet ; et son nom, c'est la PRESSE (p. 8).

La presse ! la presse voltairienne d'abord, dans *Voltaire* lui-même (p. 12), et Voltaire étudié au meilleur endroit, son *poëme épique* (p. 18), sa *Henriade*, si ingénieusement bafouée, et jugée si à fond au moyen de citations habilement intercalées ; la presse bohême, personnifiée dans le poëte *Lanterne* (p. 26) ; la presse grotesquement bouffonne, chez les gens du *Charivari* (p. 88) ; la presse officielle dans le *Nouveau Moniteur* (p. 95) ; la presse du faux bon sens, ou *les Ponsardins* (p. 110) ; la presse critique, pédante et sans grâce, ou *Gustave Planche* (p. 105), etc. N'oublions pas de mentionner, comme pièces bien remarquables, *Confession* (p. 67), *Vacances* (p. 143), *Lettre à un campagnard* (p. 176), etc. — Toutes ces indications renvoient à la 2e édition.

M. Louis Veuillot a écrit autrefois : « Lorsque le don de poésie tom« bera dans une âme vigoureuse et saine, alors on verra d'abord refleu« rir la satire. Il nous faut un Boileau, un homme qui sache faire mar« cher d'accord la raison et la rime, qui mette dans ses vers des idées « non-seulement intelligibles et justes, mais honnêtes, qui ait de l'es« prit et du cœur, qui n'appelle pas un chat un chien, ni Rollet un « brave homme, qui ne se soucie pas de tondre le pré Montyon, mais « qui fasse rondement la guerre. A grands coups de fouet il dé« blaiera le terrain ; il réveillera l'esprit français ; ses alexandrins « s'enrouleront comme une courroie au cou de la sottise et l'étran« gleront. J'espère ce poëte, je crois qu'il viendra. » — N'est-il pas venu ?

Ce qui précède était écrit, et même imprimé, lorsque nous est arrivée la troisième édition de ces *Satires*, édition véritablement *revue* et *augmentée*. La révision, due moins à une critique aveugle ou malveillante qu'à quelques censures intimes, a porté sur plusieurs des passages tout à l'heure signalés par nous, mais non sur tous, ce qui nous a déterminés encore à laisser notre article tel qu'il était écrit depuis deux mois. « J'ai éclairci quelques endroits obscurs, nous dit « M. Louis Veuillot ; poli quelques hémistiches rudes ; redressé quel« ques vers tortus ; j'ai effacé quelques noms propres, pour les avoir « lus sur des œuvres moins mauvaises que celles qui me les avaient « signalés (p. XVIII). » A merveille ! Mais il faut aller plus loin encore dans le même sens pour atteindre la perfection. — L'édition nouvelle s'est *augmentée* de prose et de vers. En vers, ce sont d'abord sept petites pièces, dont une ou deux fort jolies ; c'est surtout « un « poëme satirique dans l'ancien goût français, malheureusement aban-

« donné (p. xviii). » Ce poëme, d'environ 500 vers octosyllabiques, est intitulé *le Rat* : le rat d'église devenu rat d'Académie, qui, après avoir rongé aubes et surplis dans le saint lieu où il avait été nourri par un imprudent sacristain, a voulu ronger l'Evangile, et croit bien, du même coup de dent, avoir rongé Dieu, et sa foi, et son culte. Aussi invite-t-il tout joyeux ses compères d'Académie qui ont échoué en semblable besogne, à venir voir son joli travail. La bande se précipite dans l'église :

. . . . . . Ils y sont tous,
Et tous ont le même spectacle :
Jésus, sortant du tabernacle,
Bénissait le peuple à genoux.
Telle fut la grande campagne
Du plus grand rat qu'ait vu Paris.
Il tira des juifs un bon prix,
Parut galant en Allemagne,
Et n'échappa point au mépris.
Il était fils de la souris
Qu'un jour enfanta la montagne.

A tous ces vers, quel qu'en soit le mérite, — mérite très-réel, — nous préférons les vingt pages de prose mises, en manière de nouvelle préface, en tête de cette troisième édition. Ah! la bonne prose, et spirituelle, et gaie, et non moins forte et mordante! Quels bons coups de lanière à l'adresse des Sarcey, des Mazade et des Scherer! Et que mal leur en a pris de s'attaquer à si rude joûteur! A M. Scherer en particulier, à « Scherer, pourtant dur, » les épaules doivent en cuire! C'est dans ces règlements de compte avec ses adversaires que triomphe M. Louis Veuillot, parce que là il reprend sa grande tactique de journaliste, consistant à se défendre en attaquant, à transporter chez autrui la guerre qu'on voudrait lui faire sur son propre terrain. — Mais arrêtons-nous dans nos compliments, de peur que M. Veuillot ne nous accuse, — ce qui serait un peu fondé, — de faire tort à ses vers en vantant trop sa prose. U. Maynard.

239. **LA SŒUR DE CHARITÉ**, par M. A. de Pistoye, chef de division au ministère des travaux publics, membre de la Société d'histoire de France, chevalier de la légion d'honneur; — *Epître suivie d'une analyse des conférences spirituelles tenues pour les filles de la charité* par saint Vincent de Paul *sur leurs règles communes, conférences pour la première fois publiées et mises à la disposition des fidèles.* — 1 volume in-12 de 352 pages (1863), chez Henri Plon; — prix : 3 fr. 50 c.

Il y a deux parties dans ce livre : une sorte de poëme, la *Sœur de*

d'*Essays and Reviews*, et le fameux ouvrage de l'évêque Colenso. Mais, d'un autre côté, le sentiment chrétien a laissé de profondes traces dans les habitudes domestiques et dans la pratique de la vie sociale. L'auteur de la *Vie de village* nous révèle lui-même plusieurs faits curieux et significatifs qui viennent à l'appui de cette thèse. A l'hospice Sainte-Croix de Winchester, fondé en 1136 par le frère d'Etienne de Blois, les vieillards sont vêtus d'une longue robe noire avec une croix d'argent brodée sur la poitrine (p. 218); les fêtes des clubs de village commencent toujours par le sermon et la prière (p. 250) ; on a conservé généralement l'usage éminemment chrétien de ne point se mettre à table sans invoquer le Seigneur : même dans les dîners de cérémonie, à Londres, on répète à haute voix le *Benedicite*, et, à plus forte raison, cela se fait toujours à la campagne (p. 74). Certes, un pays où de tels usages persistent a conservé un grand fond de religion. Nul doute que bien des gens qui se croient protestants ne soient, en réalité, catholiques ou presque catholiques. Et c'est ce qui explique les nombreuses conversions qui consolent la génération présente et font espérer un plus heureux avenir. Ces conversions, effectuées souvent au prix des plus grands sacrifices, portent toujours un cachet de haute conviction et s'accompagnent des manifestations du zèle plus ardent. L'Angleterre est un pays de foi, et celui qui n'est pas croyant ne peut la comprendre.

Il y a des ombres à ce tableau, nous ne l'ignorons pas, et l'auteur de la *Vie de village* fait bien de les indiquer. Ainsi, tout en constatant la bonne intelligence avec laquelle vivent, à côté les unes des autres, les différentes classes de la société en Angleterre, tout en signalant les heureux effets qui naissent de ces fêtes domestiques et patriarcales, de ces réunions publiques qui rapprochent fréquemment des gens qu'une grande inégalité sépare, il blâme avec raison la morgue aristocratique qui ne craint pas de se produire jusque dans l'enceinte des temples consacrés au service divin. Certaines familles, non contentes d'occuper des tribunes particulières séparées par d'assez hautes cloisons de bois qui les cachent presque entièrement, ont encore exhaussé ces cloisons par de petits rideaux (p. 71). Quel spectacle différent offrent les églises de Rome, où l'on voit la grande dame et la mendiante agenouillées à côté l'une de l'autre sur un unique prie-Dieu placé devant le saint sacrement ! Là, orgueil protestant; ici, humilité chrétienne. Sans doute, il faut faire la part de l'esprit aristocratique, qui est un des caractères du peuple anglais; mais on aurait tort de méconnaître

l'influence des divers principes religieux. — Nous sommes étonnés de voir l'auteur jeter en passant un trait contre tel curé de village, « dont « la famille et l'éducation ne le placent guère au-dessus de ses pauvres « ouailles (p. 223). » Un prêtre paysan, c'est peu de chose à ses yeux, et quel bien peut-on en attendre ? Ses préférences sont évidemment pour les pasteurs protestants, toujours *gentlemen*, souvent nobles de naissance. La distinction des manières ni la science ne sont point choses à dédaigner, et le clergé catholique fait bien de s'efforcer de se tenir au niveau même de certaines exigences mondaines ; mais nous ne croyons pas que le modeste presbytère catholique ait rien à envier à l'habitation confortable et quelquefois somptueuse du ministre anglican. On a beau tracer un tableau flatteur des vertus et de la félicité des familles *pastorales* en Angleterre, des indiscrétions piquantes, émanées de l'Angleterre même, nous ont fait connaître les rivalités, la soif du gain, les goûts et les habitudes frivoles, pour ne pas les qualifier plus sévèrement, qui caractérisent souvent ces ménages si fortunés. On n'a qu'à lire à ce sujet toute une classe de romans intimes qui naguère ont fait fureur de l'autre côté du détroit.

En résumé, ceux dont la foi est solidement affermie, peuvent sans danger consulter ce livre, où ils trouveront des informations intéressantes sur la vie sociale en Angleterre, spécialement à la campagne. Mais on fera bien d'en interdire la lecture aux jeunes gens dont le jugement n'est pas encore parfaitement formé et qui pourraient en recevoir des impressions d'autant plus funestes, que le ton de l'auteur est constamment modéré, et qu'il a, en général, une apparence d'impartialité qui séduit.

LÉONCE DE LA RALLAYE.

OUVRAGES

CONDAMNÉS ET DÉFENDUS PAR LA S. CONGRÉGATION DE L'INDEX.

Par divers décrets, approuvés par le Souverain Pontife, la S. congrégation de l'Index a condamné les ouvrages suivants :

DÉCRET DU 15 DÉCEMBRE 1862, APPROUVÉ PAR LE S. P. LE 19.

Sunto di lezioni di diritto ecclesiastico, ad uso degli studenti dell' Università di Torino. — Torino, tip. G. Favale e Comp., 1861. (*Abrégé des leçons de droit ecclésiastique, à l'usage des étudiants de l'Université de Turin.* — Turin, imprimerie de G. Favale et Cie, 1861.)

Catéchisme de l'Eglise du Seigneur, par le T. R. BUGNONI, évêque

honoraire de cette Eglise. — 3e *édition*. Saint-Denis (île de la Réunion), lith. et imprimerie de A. Roussin, 1862.

Einleitung in die Philosophie, etc., id est : *Introductio in philosophiam et fundamentalis delineatio metaphysicæ, ad philosophiæ reformationem*, auctore doctore T. Frohschammer, ordinario professore in Universitate Monacensi. — Monachii, 1858. (*Introduction à la philosophie et aperçu fondamental de la métaphysique, pour la réforme de la philosophie*, par le docteur T. Frohschmammer, professeur ordinaire à l'Université de Munich. — Munich, 1858.)

Ueber die Freibeith der Wissenschaft, von D. T. Frohschammer, professor der philosophie an der Universitat München, 1861. — (*De la Liberté dans la science*, par le docteur T. Frohschammer, professeur de philosophie à l'Université de Munich, 1861.)

Athenœum, philosophische Zeitschrift herausgegeben, von Dr T. Frohschammer, professor der philosophie an der Universitat München. (*L'Athénée, écrit philosophique contemporain*, publié par le docteur T. Frohschammer, professeur de philosophie à l'Université de Munich.)

La cristiana Procedura nell' attuale Inquisizione romana, giustificazione del Parroco Pietro Mongini contro le menzogne dell' Armonia *e consorti*. (*La Procédure chrétienne dans l'Inquisition romaine actuelle, justification du curé Pierre Mongini contre les mensonges de l'* Armonia *et consorts*.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Défense des principales propositions de la thèse soutenue à l'Université de Gênes, le* 19 *juillet* 1860, par Vouthier (Voir p. 348 de notre t. XXVI), s'est soumis d'une manière louable et a réprouvé son œuvre.

Décret du 26 janvier 1863, approuvé par le S. P. le 30.

Il Mediatore, giornale settimanale, politico, religioso, scientifico, litterario, diretto del professore Carlo Passaglia. — Torino, stamperia dell' Unione tipographico-editrice. (*Le Médiateur, journal heddomadaire, politique, religieux, scientifique, littéraire, dirigé* par le professeur Charles Passaglia. — Turin, imprimerie de l'Union typographique-éditrice.)

J. Michelet. *La Sorcière*. — Paris, novembre 1862.

Almanaco sacro Pavese, per l'anno 1863. Pavia, tipografia del fratelli Fusi. (*Almanach sacré de Pavie, pour l'année* 1863. — (Pavie, imprimerie des frères Fusi.)

DÉCRET DU 22 JUIN 1863, APPROUVÉ PAR LE S. P. LE 26.

Studii sovra il libro primo del progetto di Codice civile, presentato al senato del regno d'Italia per Giuseppe BUNIVA, professore di Codice civile nella regia Università di Torino. — Torino, 1863. (*Etudes sur le livre premier du projet de Code civil présenté au sénat du royaume d'Italie* par Joseph BUNIVA, professeur de Code civil à l'Université royale de Turin. — Turin, 1863.)

Enseignement pratique dans les salles d'asile, par Mme Marie PAPE–CARPANTIER, directrice du cours pratique des salles d'asile. — Paris, librairie Hachette, 1864.

Tous les romans publiés sous le nom des deux *Alexandre Dumas*, en quelque langue qu'ils soient édités.

La Chiesa e l'Italia, per Eusebio REALI. — Milano, 1862. (*L'Eglise et l'Italie*, par Eusèbe REALI. — Milan, 1862.)

DÉCRET DU 15 DÉCEMBRE 1863, APPROUVÉ PAR LE S. P. LE 18.

La Mort de Jésus. Révélations historiques sur le véritable genre de mort de Jésus, traduites du latin en allemand et de l'allemand en français, d'après le manuscrit d'un frère de l'ordre sacré des esséniens, contemporain de Jésus. — Paris, 1863.

La Papauté schismatique, ou *Rome dans ses rapports avec l'Eglise orientale*, par M. l'abbé GUETTÉE. — Paris, 1863.

De Rodakow, etc. *Ad Concives exsul exsilii finem auspicatus.* — Parisiis, 1863, in-32. (*A ses concitoyens*, *un exilé prévoyant la fin de son exil*, par DE RODAKOW. — Paris, 1863, in-32.)

Œuvres complètes de George SAND publiées jusqu'à ce jour.

Dell' ultima Persecuzione della Chiesa, e della fine del Mondo, per P. B. N. B. — Fossombrone, 1863. (*De la dernière Persécution de l'Eglise et de la fin du monde*, par P. B. N. B.)

L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Enseignement pratique dans les salles d'asile*, par Mme Marie PAPE-CARPANTIER, directrice du cours pratique des salles d'asile, condamné par décret du 22 juillet (ci-dessus), s'est soumis d'une manière digne d'éloge.

Un autre décret du saint-office, en date du 2 décembre, a été rendu également contre le curé Mongini, dont il a été souvent question. On sait que cet ecclésiastique a publié plusieurs écrits contre la souveraineté temporelle du pape. Celui que signale surtout le saint-office a pour titre : *Il Pontefice e le armi temporali a difesa dello*

spirituale come pretende la Civiltà cattolica *di Roma.* (*Le Pontife et les armes temporelles pour la défense du spirituel, comme le prétend la* Civiltà cattolica *de Rome.*)

REVUE DES JOURNAUX ET RECUEILS PÉRIODIQUES

du 16 novembre au 15 décembre 1863.

JOURNAUX.

Constitutionnel.

16, 23, 30 novembre. SAINTE-BEUVE : Théophile Gautier. — **18, 28 novembre, 13 décembre.** Henri DE PARVILLE : Revue des sciences. — **19 novembre, 1er, 8 décembre.** Ernest CHESNEAU : les Musées du Louvre, suite. — **21 décembre.** BABINET : Bulletin scientifique.

France.

16 novembre. Charles AUBERTIN : *le Comte de Cavour,* par M. W. de la Rive. — **22, 29 novembre, 13 décembre.** Louis FIGUIER : Sciences. — **24 novembre.** E. CARO : les Idées religieuses en France à propos de la *Vie de Jésus.* — **28.** Stéphane DE ROUVILLE : *la Terre avant le déluge,* par M. Louis Figuier. — **1er décembre.** E. CARO : Critiques et historiens littéraires. MM. de Pontmartin et Scherer. — **2.** Docteur DE PIETRA SANTA : Influence des climats du midi de la France sur les affections chroniques de la poitrine. — **3.** Baron DE BAZANCOURT : *des Evénements qui ont amené la fin du règne de Napoléon Ier,* par M. de Saint-Nexant. — **8.** Charles AUBERTIN : la Physiologie dans l'histoire. *La Régence,* par M. Michelet. — BEULÉ : Horace Vernet — **15.** E. CARO : une nouvelle Interprétation *de Don Quichotte.*

Gazette de France.

18 novembre, 1er décembre. J. RAMBOSSON : Revue scientifique. — **22 novembre.** A. DE PONTMARTIN : *la Régence,* par M. Michelet. — **29.** A. DE PONTMARTIN : *le Capitaine Fracasse,* par M. Théophile Gautier. — **4 décembre.** Paul COQ : *Histoire de Jeanne d'Arc,* par M. Villaumé. — **6, 13.** A. DE PONTMARTIN : M. Sainte-Beuve : *nouveaux Lundis.* — **14.** Victor FOURNEL : *Histoire des peintres de toutes les écoles. L'Ecole anglaise,* par M. W. Burger.

Journal des débats.

18 novembre. Henri BAUDRILLART : *Etudes sur l'économie forestière,* par M. Jules Clavé. — **24 novembre, 9 décembre.** SAINT-MARC GIRARDIN : *la Pologne et la cause de l'ordre.* — **25 novembre.** S. DE SACY : *Œuvres de M. P. Lebrun, de l'Académie française.* — **26.** CUVILLIER-FLEURY : *Lettres inédites de Sismondi à Mme la comtesse d'Albany,* publiées par M. Saint-René Taillandier. — **2 décembre.** Emile DESCHANEL : Variétés. — **3.** J.-J. WEISS : *un Projet de mariage royal,* par M. Guizot. — **6.** Fs BARRIÈRE : *des Evénements qui ont amené la fin du règne de Napoléon Ier,* par M. Charles de Saint-Nexant. — **11.** Charles CLÉMENT : Variétés. — **12.** CHEMIN-DUPONTÈS : *les Inondations en France depuis le* XVIe *siècle jusqu'à nos jours,* par M. Maurice Champion. — **13.** Paul DE RÉMUSAT : *Histoire de l'Angleterre,* par M. V. Cancalon. — **14.** Jules JANIN : Variétés.

Journal des villes et campagnes.

22 novembre. Louis MOLAND : *les deux Cousines, roman chinois,* traduit par M. Stanislas Julien. — **26.** Franz DE CHAMPAGNY : *Jésus-Christ,* par un conseiller. — Henri DE L'EPINOIS : *Histoire ecclésiastique,* par M. l'abbé Vervorst. — **14 décembre.** Augustin GALITZIN : *la Civiltà cattolica* et les principes de 1789.

Moniteur.

16 novembre. Emile MONTÉGUT : *Mémoires de Edouard lord Herbert de Cherbury, traduits pour la 1re fois* par M. le comte de Baillon. — **23 novembre, 8 décembre.** Gustave CHAIX D'EST-ANGE : *les Archives parlementaires.* — **23 novembre, 13 décembre.** Léopold PALLU : les Annamites. — **27 novembre, 3, 10 décembre.** Henri LAVOIX : Revue littéraire.— **30 novembre.** Ernest MENAULT : Suger agriculteur, fondateur de villes neuves. — **5 décembre.** Eugène ASSE : *Histoire du palais de Compiègne,* par M. Pelassy de l'Ousle. — **6.** Ernest MENAULT : Académie des inscriptions et belles lettres, séances du mois de novembre. — **9.** Gustave FLOURENS : Histoire de l'homme. — **11.** Paul DALLOZ : Exposition des beaux-

arts appliqués à l'industrie, suite. — **12.** Léon MICHEL : Tunis, suite. — **14.** Emile MONTÉGUT : *Roméo et Juliette, trad. en vers français*, par M. Emile Deschamps.

Opinion nationale.

20 novembre. Alex. BONNEAU : Bibliographie. — **22.** Charles BAUDELAIRE : A propos d'Eugène Delacroix, suite. — **24.** Ch. SAUVESTRE : *Discussions de politique démocratique et mélanges*, par M. Anselme Pétetin. — **26.** Antony MÉRAY : *l'Amérique méridionale, scènes et paysages dans les Andes*, par M. Paul Marcoy. — **29.** Jules LEVALLOIS : *les Miettes de l'histoire*, par M. Auguste Vacquerie. — **6 décembre.** Victor MEUNIER : Sciences.—**13.** Jules LEVALLOIS : Revue des livres.

Patrie.

17, 22 novembre, 1er, 6, 13 décembre. A. DUPUIS : Revue d'horticulture. — **1er, 7 décembre.** SAM : Semaine scientifique.— **9 décembre.** Edouard FOURNIER : Semaine littéraire.

Presse.

29 novembre, 13 décembre. André SANSON : Revue scientifique. — **3 décembre.** A. CHASSANG : *l'Empereur Julien, œuvres complètes, traduites* par M. E. Talbot.— **15.** Paul DE SAINT-VICTOR : *Poésies complètes* de Sainte-Beuve.

Siècle.

16 novembre. Anatole DE LA FORGE : du Spiritualisme dans l'art. Ary Scheffer.

Union.

17, 27 novembre. Alfred NETTEMENT : *Mme de Staël pendant ses deux séjours au château de Chaumont* (1805, 1809).— **23.** POUJOULAT : *Histoire du monde*, par MM. Henry et Charles de Riancey. — **27, 29 novembre, 13 décembre.** G. GRIMAUD, de Caux : Académie des sciences. — **2 décembre.** G. DE CADOUDAL : Alfred de Vigny. — **3, 10.** Alfred NETTEMENT : *Révélations sur ma vie surnaturelle*, par Home ; — *le Magnétisme, le spiritisme et la possession*, par le P. Pailloux. — **5.** Tancrède DE HAUTEVILLE : *les Espérances de l'Eglise*, par le P. Ramière.

RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales de philosophie chrétienne.

Octobre. G. DE CHAULNES : Etude sur l'inquisition. — Algar GRIVEAU : Etude sur la condamnation du livre des *Maximes des saints* d'après la correspondance de Bossuet et de Fénelon. — Ludovic GUYOT : *Jésus-Christ*, par un conseiller. — Frédéric DE ROUGEMONT : Notice sur le *Y-king*, le premier des livres sacrés des Chinois. — Mémoire sur les moyens d'opposer une digue au paganisme. — C.-A. HOLMBOE : Krodo, idole saxone renversée par Charlemagne.— HÔTE : Découvertes et envoi de monuments assyriens au musée du Louvre. — Bibliographie.

Archives théologiques.

Décembre. Ch. GERIN : Supplément aux biographies du chancelier Daguesseau, suite. — L'abbé P. BÉLET : Dœllinger. Les fables inventées sur les papes du moyen âge, suite. — L'abbé TILLOY : Essai de conciliation entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque. — L'abbé DÉSORGES : Coup d'œil sur l'histoire du droit ecclésiastique. — Mélanges. — Bibliographie. — Nouvelles théologiques.

Bulletin des lois civiles ecclésiastiques.

Novembre. Jurisprudence. Cour de cassation. Liberté des cultes; — ministres du culte. — Questions proposées. — Devoirs des conseils de fabrique et des marguilliers pendant le mois de décembre. — Actes officiels.

Collection de précis historiques.

1er décembre. Auguste LE PAS : A Marie immaculée, poésie. — Le P. H. VANDERSPEETEN : Afflighem et son premier abbé. — Le P. Remi DE BUCK : le Clergé de Bruxelles et la loi du 7 vendémiaire an IV. — Nécrologie. — Petits faits religieux. — Bulletin bibliographique.

15 décembre. P. VANDERSPEETEN : Afflighem et son premier abbé, suite et fin. — P. C.-J. SAPART : Mission belge à Calcutta. Un Dimanche à Sérampore. — Petits faits d'Italie. — Bulletin bibliographique.

Correspondance littéraire.

Novembre. Ludovic LALANNE : Chronique ; — un Episode de la régence de Marie de Médicis. — Adolphe DE CIRCOURT : la Magie et l'astrologie dans l'antiquité et le moyen âge. — G. S. : la Collection de sceaux des archives. — H. COCHERIS : Miscellanées. — Henri BORDIER : Questions et réponses. — Bulletin bibliographique. — Publications nouvelles : Livres, journaux, périodiques.

Correspondant.

25 novembre. Mgr DUPANLOUP : Lettre à un de ses diocésains sur les études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde, suite. — Augustin COCHIN : la Vie de village. — Henri MOREAU : la Politique française en Amérique. — H. DE LA VILLEMARQUÉ : la Poésie des cloîtres celtiques. — E.-A. BLAMPIGNON : Etudes critiques de philosophie contemporaine. M. Emile Saisset. — H. AUDEVAL : un Changement de fortune, nouvelle. — Augustin COCHIN : Nécrologie. Le marquis Brignole-Sale. — P. DOUHAIRE : Revue critique. —

d'histoire, etc.— Tome II.— In-8° de 580 pages, chez Lagny frères ; — prix : 7 fr.

Voir le compte rendu du tome Ier, p. 133 du présent volume.

Lundis (**nouveaux**), par M. C.-A. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. — Tome II.— In-12 de 450 pages, chez Michel Lévy frères, et à la Librairie nouvelle ; — prix : 3 fr.

Bibliothèque contemporaine.

Misericordias Domini. *Histoire de ma conversion au catholicisme*, par le Dr Hug. LÆMMER, prêtre du diocèse d'Ermland ; — *traduit de l'allemand*. — 1 vol. in-12 de VI-210 pages, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipsig, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr. 20 c.

Œuvres *de* P. CORNEILLE ; — *nouvelle édition, revue sur les plus anciennes impressions et les autographes, et augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, d'un lexique des mots et locutions remarquables, d'un portrait, d'un* fac-simile, etc., par M. Ch. MARTY-LAVEAUX. — Tome V. — In-8° de 596 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr. 50 c.

Les grands Ecrivains de la France —Voir, sur les 3 premiers volumes, notre t. XXIX, p. 395.

Œuvres (**les**) *spirituelles de saint Jean de la Croix, premier carme déchaussé et directeur de sainte Thérèse, traduites* par le P. MAILLARD, de la Compagnie de Jésus ; — *nouvelle édition, augmentée des lettres du P.* BERTHIER *sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix, et précédée d'une lettre de* M. ALBRAND, supérieur du séminaire des missions étrangères. — 1 vol. in-8° de XLVIII-536 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris ; — prix : 5 fr.

Papauté (**la**) *et l'empire, solution de la question romaine envisagée au point de vue des principes.* — In-8° de 68 pages, chez A. Bray ; — prix : 2 fr.

Piété (**la**) *et la vie intérieure*, par Mgr de SÉGUR.— II. LE RONCEMENT. — 1 vol. in-18 de 136 pages, chez Tolra et Haton ; — prix : 40 c.

Recueil *d'instructions pastorales de* Mgr ANGEBAULT, évêque d'Angers. — 1 vol. in-12 de 434 pages, chez Adr. Le Clère et Cie ; — prix : 3 fr.

Réfutation *rationnelle de la Vie de Jésus*, par M. Amédée Jourdain. — In-8° de 16 pages, chez les principaux libraires ; — prix : 30 c.

Souvenirs (**derniers**) *d'un religieux*, par le P. BOUFFIER, de la Compagnie de Jésus. — 1 vol. in-18 de XX-124 pages, chez Périsse frères, à Lyon, et chez Régis Ruffet et Cie, à Bruxelles et à Paris ; — prix : 60 c.

Souvenirs *et conseils aux enfants de Marie*, par Mme la comtesse DE DAX. — 1 vol. in-32 de VIII-282 pages, chez L. Lesort ; — prix : 1 fr. 50 c.

Approuvé par NN. SS. les évêques de Vannes et de Carcassonne.

Stuart (**Marie**) *et le comte de Bothwell*, par M. L. WIESENER, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand. — 1 vol. in-8° de XII-552 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 7 fr. 50 c.

Synagogue (**la**) *et M. Renan. Réponse au livre de la Vie de Jésus*, par le rabbin LÉVY, de Lunéville ; *avec préface.*— In-8° de 42 pages, chez Michel Lévy frères ; — prix : 1 fr.

Terre (**la**) *et les mers*, ou *Description physique du globe*, par M. Louis FIGUIER ; *ouvrage contenant* 170 *vignettes dessinées* par MM. Karl GIRARDET, LEBRETON, etc., *et* 20 *cartes physiques*. — 1 vol. grand in-8° de VIII-580 pages, chez L. Hachette et Cie ; — prix : 10 fr.

Traité *de botanique élémentaire, à l'usage des maisons d'instruction*, par M. le Dr Th. OLIVIER. — 1 vol. petit in-12 de 210 pages, chez H. Casterman, à Tournai, chez L.-A. Kittler, à Leipzig, et chez P. Lethielleux, à Paris ; — prix : 1 fr.

Vérité (**la**) *sur le spiritisme. Des Evocations et du commerce avec les esprits au* XIXe *siècle*, par M. le marquis DE ROYS. — In-18 de 70 pages, chez V. Palmé ; — prix : 25 c.

Vie (**la**) *de Jésus, les Evangiles et M. Renan*, par M. G. DESHAIRES. — In-8° de 106 pages, chez V. Bertuot, à Montauban, et chez V. Palmé, à Paris ; — prix : 2 fr.

Vie (**la**) *et la mort de Jésus selon Renan, Havet et Ramée*, par M. l'abbé H. D. — In-32 de 126 pages, chez C. Douniol ; — prix ; 50 c.

Vierge (**la très-sainte**) *est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem ?* par Mgr MISLIN. — In-8° de 58 pages, chez Jacques Lecoffre ; — prix : 1 fr. 25 c.

Voyage *au pays des bêtes, scènes familières d'histoire naturelle*, par M. P. DOURY ; — 2e PARTIE. — 1 vol. in-12 de 426 pages, chez A. Bray ; prix : — 3 fr.

Nous avons examiné la 1re partie dans notre t. XXIX, p. 422.

Voyage *dans une église*, par M. Raoul DE NAVERY. — 1 vol. in-12 de 278 pages, chez C. Dillet ; prix : 1 fr. 50 c.

Lectures pour tout le monde.

J. DUPLESSY.

TABLES.

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA *Bibliographie Catholique*, A L'ŒUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la Table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette Table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.
2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION ORDINAIRE, tels que les artisans et les habitants des campagnes.
3. — les ouvrages qui conviennent aux JEUNES GENS et aux JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
5. — — aux PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE ou PHILOSOPHIQUE.
*. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
†. — les ouvrages qui conviennent particulièrement aux ECCLÉSIASTIQUES.
A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
Y. — les livres absolument MAUVAIS.
M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.
R. *Placée toujours après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.
Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être *lu que par quelques-uns*, et pour des *raisons exceptionnelles*.

NOTA. Un petit trait [—] placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi 1—6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A.

D.

F.

G.

H.

M.

Q.

R.

S.

T.

V.

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS.

E.

F.

G.